

# LE SYMBOLE BAPTISMAL

Texte de conférences données par Claude Lagarde au Perray en Yvelines

Première conférence le 6 novembre 2012

Seconde conférence le 8 janvier 2013

Troisième conférence le 26 février 2013

Quatrième conférence le 14 mai 2013

## Table des matières

### **I. Première conférence**

#### **Soixante dix ans pour découvrir le baptême chrétien..... 3**

A. L'étalonnage des années et la place des acteurs..... 3

B. L'évolution de la théologie baptismale depuis Paul à jusqu'à Luc..... 7

### **II. Seconde conférence sur le Symbole..... 10**

A. Ce nigaud de Nicodème..... 11

B. Un Credo en images..... 14

C. Apprendre à écouter Dieu..... 15

a. Le témoignage de saint Augustin..... 15

b. L'ésotérisme chrétien intérieur..... 16

D. Épilogue..... 17

E. Annexes..... 18

### **III. Troisième et quatrième conférences sur le symbole..... 19**

A. D'où vient le Symbole baptismal et où nous conduit-il ? ..... 19

B. Dieu, le Père, mon commencement..... 19

a. Pourquoi « le Père » ?..... 19

b. Pourquoi donner à Dieu un nom pluriel ? ..... 20

c. Terre et cieux bibliques, images à double sens ?..... 20

d. Lumière et ténèbres, encore images à double sens ?..... 21

e. Avant la science, Dieu-réalité ?..... 21

f. Comment Jésus reste-t-il un homme comme nous ? ..... 22

C. Dieu et Fils. Dieu parle et Il me parle..... 23

a. Pourquoi Dieu se dédouble-t-il en Père et Fils ?..... 23

b. Comment peut-on voir Dieu comme un homme ?..... 23

c. Quel est le rôle du Fils ? ..... 24

d. Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme libre ?..... 25

e. Comment la Parole porte-t-elle la liberté ? ..... 26

f. Le Christ, tournant de l'histoire ? ..... 27

D. Père et Fils avec l'Esprit qui éclaire l'ensemble de l'histoire biblique. .... 29

a. Une troisième personne de Dieu ?..... 29

b. Comment acquérir la transcendance divine ? ..... 30

E. Annexe..... 32

Chaque dimanche, les catholiques récitent à la messe l'un ou l'autre des deux Symboles baptismaux hérités de l'antiquité chrétienne : le *Symbole de Nicée-Constantinople*, ou celui simplifié dit « *des apôtres* », appelé aussi le « *je crois en Dieu* ».

Ces formules sont dites debout juste avant l'Offertoire. Les catholiques de partout rappellent ainsi l'offrande d'eux-mêmes qui a été exprimée à leur Baptême. Ils ont accepté de se plonger avec le Christ dans le monde sans jamais craindre la mort, car l'amour d'en haut est plus fort que cette mort d'en bas. Ils croient, et cette foi, où le corps est partie prenante, est une vie engagée, bien plus qu'une croyance superficielle. À travers de tels engagements, le Christ « ressuscité d'entre les morts » est découvert comme étant Dieu lui-même qui s'est fait homme pour nourrir la Réalité quotidienne de notre

humanité. Cette foi en Christ transforme la vie. Devenu familier du croyant, homme ou femme, le Seigneur du ciel et de la terre l'appelle à se préparer à ressusciter avec Lui, à marcher à sa suite sur le chemin de justice et d'amour qu'il vécut lui-même. En plus, il nous dit : *Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin des temps* (Mt 28,30).

Les deux *Credo* expriment cela, mais leur langage est difficile. En trois soirées d'une heure et demie, nous essaierons d'entrer dans ces mots ésotériques, c'est-à-dire réservés aux initiés, qui peuvent paraître bien étranges.

La première séance montrera comment, en 70 ans, le baptême chrétien s'est précisé, comment il est passé d'un simple *baptême de pénitence pour le pardon des péchés* (Mt 3,6), une repentance toute humaine, à *une plongée dans la Trinité divine au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* (Mt 28,29). Nous suivrons, pas à pas, cette première histoire chrétienne des apôtres et des évangélistes en regardant de près son déroulement à travers les écrits du Nouveau Testament. Le texte principal, proposé en Église, est le récit des *Actes des Apôtres* écrit par saint Luc à la fin d'un premier siècle très antisémite.

Notre difficulté est d'ordonner clairement les écrits du Nouveau Testament qui ont accompagné les soixante-dix ans de la première histoire de l'Église. Nous devons bien garder en mémoire toute la chronologie. Au départ, Jésus de Nazareth fut assassiné par les religieux du Temple de Jérusalem. C'était le vendredi 5 avril de **l'an 30**. Le Seigneur ressuscita *le troisième jour selon les Écritures*, c'est à dire deux jours plus tard selon la manière antique de compter. Ce fut donc le 7 avril, dimanche de Pâques.

Soixante dix ans après, à l'occasion d'une histoire mouvementée, où le Christ ressuscité avait accompagné son Église naissante, les évangiles de Luc et de Matthieu ont été publiés en grec sur tout le territoire de l'empire romain et même au-delà. Ces évangiles de la dernière génération, internes à l'Église, étaient destinés à nourrir les baptisés du monde entier. Tous connaissaient bien ces textes pour les entendre et en parler ensemble, et aussi pour les prier chaque dimanche en écho à toute la Bible.

C'est ainsi que les premiers chrétiens nourrissaient leur amour pour les autres, plongée dominicale qu'ils vivaient au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. La question se pose alors : comment une descente dans les bas-fonds du monde peut-elle être vécue comme une montée en Dieu ? Ne pas vouloir, ou pouvoir, se questionner ainsi, serait se condamner à ne rien comprendre au Symbole baptismal.

Pour interroger de cette façon le langage étrange du Symbole de la foi en Christ, nous devons méditer cette première histoire de l'Église, **s'imprégner des soixante-dix ans de luttes et de foi qui ont fait l'Église chrétienne**. Ce sera notre première séance, peut-être trop chargée d'informations savantes.

Certes, nous simplifierons les problèmes historiques, que les scientifiques ne finiront jamais de discuter, car ils ont chacun leur propre idéologie et un rapport personnel au Christ.

# I. Première conférence

## Soixante dix ans pour découvrir le baptême chrétien

Nous entrerons, ce soir, dans l'histoire de base hors de laquelle le Symbole baptismal n'aurait aucun sens. Cette histoire, essentielle pour nous, s'ouvre avec la mort et la Résurrection de Jésus de Nazareth en l'an 30 de notre ère ; elle se termine, soixante-dix ans plus tard avec la diffusion dans tout l'empire romain, du *Baptême réalisé en Église au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*.

Jésus, le fils de Marie, a donc révélé un Créateur bien vivant qui agit par trois canaux différents en notre humanité. On les appelle « **les personnes divines** ». Mais le terme est discutable, il fut d'ailleurs discuté (notamment par saint Augustin dans son ouvrage sur la Trinité). Ce mot ambigu risque de nous faire imaginer à tort ces *personnes divines* comme des individus du ciel. Certes, le Dieu biblique est Quelqu'un qui parle et à qui l'on parle, mais il est avant tout **la Réalité fondamentale de la Vie éternelle**. Les chrétiens, comme les juifs et les musulmans, tous fils d'Abraham, sont monothéistes.

Deux parties structureront notre soirée.

(1) Nous commencerons par étalonner le cadre temporel des soixante dix ans qui constituent l'histoire de base de la foi chrétienne. Nous garderons l'habituelle numérotation des années, même si elle est imprécise. Jésus serait né en l'an zéro, et serait mort et ressuscité en l'an 30. Certains disent qu'il avait 33 ans, d'autres 36 ans, mais la belle affaire que voilà puisque l'histoire de l'Église chrétienne et de chaque baptisé ne commencent, aujourd'hui comme hier, qu'avec la mort et la Résurrection du Seigneur. Ce qui est important pour nous, est l'étalonnage des années, et la place des acteurs, apôtres et évangélistes, sur la ligne du temps. Ce repérage concret permet de suivre la chronologie vécue dans la foi par la première Église<sup>1</sup>.

(2) À partir de cette règle qui précise le temps et l'âge des acteurs, nous serons à même de comprendre comment le Baptême en Christ s'est précisé par étapes successives jusqu'à se fondre avec l'agir trinitaire du Dieu vivant. Ce sont les racines historiques et existentielles du Symbole des Apôtres.

**Pierre, Paul et Luc** semblent avoir été les grands artisans de cette plongée en Dieu, de ce Baptême que l'Église propose et transmet depuis presque 2000 ans *au Nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*. Le Symbole baptismal, rédigé au quatrième siècle, se contentera de rappeler **l'expérience chrétienne** de ce Dieu qui « parle », Verbe du Père, qui est allé jusqu'à se faire homme pour que l'homme, sa créature, puisse monter et ressusciter dans cette **Réalité de l'au-delà**, lieu transcendant qui nous dépasse largement. Nous la nommons *Dieu*, ou bien *amour*, mais sans trop savoir ce que nous disons.

### A. L'étalonnage des années et la place des acteurs

Les compagnons de Jésus de Nazareth avaient tous à peu près son âge quand ils étaient ensemble disciples de Jean-Baptiste : environ trente ans, sauf peut-être **Jean, le cadet des fils de Zébédée**, il

---

<sup>1</sup> Les reconstructions (hypothétiques) de la première histoire de l'Église diffèrent beaucoup entre elles. Certaines, minoritaires, placent la rédaction évangélique dans les cinquante premières années après Jésus. La plupart les situent au premier siècle, rarement plus tard. Philippe Rolland (*L'origine et la date des évangiles* éd. Saint-Paul) conteste toutes ces hypothèses en proposant une datation intermédiaire, mais assez invraisemblable. En fait, les hypothèses dépendent du choix fait sur l'âge des acteurs historiques. C'est pourquoi nous commençons par ce délicat étalonnage qui est une décision de simple bon sens nullement réservée aux spécialistes.

semble avoir été le plus jeune. Il faisait sans doute des études théologiques à Jérusalem comme les fils des familles juives aisées de l'époque. Le jeune homme était *connu du Grand-Prêtre, et la concierge qui tenait la porte du prétoire*, la nuit de l'arrestation de Jésus, *le connaissait bien* (Jn 18-15-16).

**André et Pierre** étaient de famille pauvre, alors que **Jacques et Jean Zébédée** étaient des riches, connus du pouvoir juif et friands de politique (Mt 20,21). Jésus les appelaient « *fils du tonnerre* » sans doute à cause de leur caractère entier (Mc 3,17). Ce n'est pas un hasard que **Jacques, fils de Zébédée**, notable chrétien, ait été décapité par ordre d'Hérode-Agrrippa I lors de la grande persécution de la Pâque 43. Beaucoup de juifs-chrétiens de Jérusalem ont dû fuir la capitale avec leur famille.

À cette occasion, **Jean**<sup>2</sup>, avec beaucoup d'autres juifs-chrétiens, immigra à Éphèse à l'extrémité ouest de l'Asie Mineure, il ne paraît pas avoir participé à l'évangélisation des païens, il ignora même la communauté chrétienne d'origine païenne fondée par Paul dans cette même ville<sup>3</sup>. Il y mourut, semble-t-il au début des années 80 à un âge très avancé (Jn 21,21-23). Il devait avoir environ 80 ans, ce qui était rarissime à l'époque.

**L'apôtre Paul** était sans doute de la même génération que Jésus et ses compagnons galiléens, mais il habitait Tarse, un contexte urbain bien différent de la campagne palestinienne. Il n'a pas pu, et ne pouvait pas, rencontrer le prophète de Nazareth. Il a seulement entendu le Ressuscité lui « parler » sur le chemin de Damas, sans doute en **l'an 38**. Il avait peut-être 38 ans selon notre étalonnage des années.

Le premier voyage missionnaire de l'Apôtre des païens se situe **entre 45 et 49**, mais ce début d'évangélisation ne nous dit rien de la conception que Paul avait du Baptême. D'ailleurs, Paul ne baptisait pas, il enseignait.

Le second voyage de Paul (50-52) fut marqué par son passage en Grèce. Il quitta l'Asie Mineure, traversa le détroit depuis le port de *Troas* jusqu'à *Philippes* en cabotant d'une île à l'autre (Ac 16,9-12). Puis Paul descendit jusqu'à *Athènes* et découvrit *Corinthe*. Il s'embarqua ensuite pour *Antioche*, sa communauté de rattachement, en s'arrêtant au passage à *Éphèse*. L'important de ce second voyage pour notre sujet, est que Paul y rencontra le jeune **Luc**, sans doute âgé d'une vingtaine d'années, qui semble l'avoir aidé à passer en Grèce. Plus tard, comme nous le verrons, l'évangéliste poursuivra depuis Éphèse, l'œuvre baptismale de l'Apôtre des païens qui restera son modèle dans un monde qui allait changer.

Ce fut au troisième voyage de Paul (53-58) que sa conception du Baptême allait progresser parce que la pratique de ce sacrement s'est concrètement posée lors de la fondation des églises de Corinthe (Ac 18) et surtout d'Éphèse (Ac 19).

Il manque à notre tableau l'initiateur de nos évangiles actuels, ce *Jean surnommé Marc* (Ac 12,12) qui habitait Jérusalem. Le futur évangéliste aurait connu Jésus quand il était adolescent. Serait-il le *jeune-homme* qui s'était enfui nu dans la nuit en laissant le drap dont il s'habillait dans les mains des soldats lors de l'arrestation de Jésus ? (Mc 14,51). Qui, en effet, à part lui, pouvait connaître l'anecdote ? Il aurait eu dans les quinze ans en l'an 30, donc quinze ans de moins que les apôtres. À la suite d'une altercation entre lui et Paul au cours du premier voyage, il ne put participer à la seconde expédition

<sup>2</sup> Avec Jacques, le « frère » ou le cousin de Jésus, premier « évêque » de Jérusalem. Cet homme de prière semble avoir été un juif chrétien très religieux de tendance rigoriste comme Jean, il n'appréciait pas vraiment l'ouverture de la *Torah* aux païens, cette évangélisation des *goy* que Paul animait avec passion (Cf. Ac 21,17-26).

<sup>3</sup> L'ensemble de la critique historique fait l'impasse sur cette fuite précipitée de Jean à Éphèse en la situant en 66, juste avant la guerre juive. La mise à mort de son frère Jacques a pourtant dû l'inciter à fuir. La datation tardive de sa fuite me semble improbable compte-tenu de l'impact bien connu du fils de Zébédée en Asie mineure (Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique III,1,1 et V,1). L'historien antique lui attribue une place importante dans l'évangélisation de « l'Asie ». À 33 ans, c'est possible, mais à 56 ans, cela me semble discutable. Pourtant, comme nous le verrons, sa présence à Éphèse pourrait avoir eu un impact fondamental sur l'histoire de la première Église.

missionnaire. Marc quitta Paul avec son cousin Barnabé et rejoignit Pierre qu'il appréciait beaucoup (Ac 15,37-39). Paul et Marc se retrouvèrent, quatorze ans plus tard, juste avant l'incendie de Rome **en 64**.

Le jeune Luc, qui avait suivi Paul à la fin de son second voyage, l'a retrouvé **en 58**, sept ans après, au même endroit, à *Troas* (Ac 20,13). Luc ne quittera plus son vieux maître, il l'accompagnera dans son exil à Rome, et le soignera dans sa prison jusqu'à l'incendie de la ville **en 64**.

**L'incendie de Rome** a marqué un tournant dans l'histoire de la première église. Quatre personnages importants semble avoir résidé dans la capitale : Marc aux côtés de Pierre, et Luc aux côtés de Paul. En tant que juifs, les deux aînés déjà âgés, furent mis à mort, mais les plus jeunes purent s'échapper dans la pagaille du moment. Marc gagna le port d'Ostie et s'embarqua sur un navire en partance pour Alexandrie. Luc aussi put fuir, et gagna sans doute Éphèse, région qu'il connaissait bien.

**Marc** fut embauché à la bibliothèque d'Alexandrie, il y découvrit l'évangile araméen de **Matthieu** (un évangile de la Passion et de la Résurrection qui servait tous les ans pour les trois jours pascals<sup>4</sup>). Avec l'aide des archives missionnaires de Pierre qu'il avait sauvées du désastre, l'évangéliste écrivit le premier évangile de l'Église, lu selon un cycle liturgique annuel. L'auteur devait avoir largement la cinquantaine, il serait sans doute mort à Alexandrie, où son nom est vénéré.

Ce premier évangile (selon la chronologie) allait permettre aux communautés chrétiennes de se nourrir spirituellement à une époque dangereuse et désertique où le calendrier liturgique du judaïsme palestinien, qu'elles suivaient jusqu'alors, allait disparaître car il était géré par le Temple qui partira bientôt en flammes. Il est probable que la plupart des églises aient adopté l'évangile de Marc au cours des difficiles années **d'après 70**. Plus tard, cet évangile servira de base aux textes ultérieurs de Luc et de Matthieu (grec), qui devront s'adapter aux situations nouvelles que l'Église allait affronter.

Revenons à **Luc**. De l'autre côté de la Méditerranée, à Éphèse, le futur évangéliste publia sans doute les dernières lettres de Paul qu'il avait rapportées avec lui. Il pourrait ensuite avoir joué un rôle capital dans les trente dernières années de ce tumultueux premier siècle alors qu'il ne restait plus de témoins directs de l'époque de Jésus.

Ces années à venir allaient bouleverser l'empire. La tension entre Rome et les juifs grandissait. Le sort réservé aux juifs de Rome par Néron après l'incendie de la ville annonçait déjà le drame qui couvait : accusés d'avoir été les incendiaires, alors que la cause du feu était domestique, les juifs furent atrocement torturés.

En Palestine, depuis Césarée maritime jusqu'à Jérusalem, les altercations entre juifs et soldats se multipliaient. La guerre éclata **en 66**. Durant quatre ans, cette guerre civile se déchaîna cruelle et totale. La plupart des chrétiens semble avoir quitté Jérusalem pour s'installer à *Pella* de l'autre côté du Jourdain.

Jérusalem affamée et terrorisée par un gouvernement de brigands, tomba **en 70** après trois épouvantables années de siège. Tel ou tel assiégé aurait, dit-on, manger son enfant pour survivre. Le merveilleux Temple, édifié par Hérode, disparut et Jérusalem avec lui. Puis ce fut l'horreur de la fin. Combien de crucifiés sur les collines d'alentour ! Combien de familles traînées en esclavage ! Et, dans l'empire, ce fut partout la chasse à ces juifs barbares !

---

<sup>4</sup> Il faut bien voir que les chrétiens de cette époque faisaient partie d'un judaïsme pluriel qui se nourrissait de la *Torah* selon le cycle palestinien de trois ans de demi. Les chrétiens étaient donc apparentés à la religion et à la culture juives. La liturgie chrétienne de Pâques (du 13 au 15 *nissan*) était venue se greffer sur le calendrier liturgique juif. L'évangile araméen de Matthieu devait décrire cette liturgie de la Passion-Résurrection. Elle sera reprise dans l'évangile grec qui nous est parvenu. Dans son évangile, Marc l'a remplacé par un cycle annuel, orienté vers les trois jours pascals.

Le judaïsme rabbinique négocia avec l'empereur pour exister autrement. Il fut reconnu et s'installa à *Yavné* non loin de Gaza. Assez vite, il reprit en main les synagogues de l'empire. Dès les années 80, ce nouveau judaïsme sans Temple s'est opposé aux chrétiens juifs (les *nazoréens*) qui n'avaient pas de statut légal (Jn 18,5 et 7; 19,19; Mt 2,3 et Ac 2,22...) <sup>5</sup>. Ce judaïsme très politique, bien que anti-romain, a probablement dénoncé les synagogues chrétiennes aux autorités de l'empire, ce qui conduisit à de cruelles persécutions.

Pour les romains, les chrétiens étaient des juifs, donc des ennemis potentiels de la *pax romana*. L'antisémitisme chronique de l'époque risquait de se retourner contre l'Église. Alors, dans son récit des *Actes*, par prudence, Luc saute l'épisode de la Galilée juive, et place la première communauté chrétienne à Jérusalem en position de victime d'un pouvoir juif qui avait fait crucifier le Christ. Les juifs chrétiens (qui furent bien plus tard appelés *Nazoréens*) ont leur racines à l'endroit même où Jésus avait vécu, autour du lac de Tibériade <sup>6</sup>. Ce point de départ sémitique fut effacé de l'histoire, car l'Église ne devait pas paraître trop juive.

Après la destruction de Jérusalem, les communautés judéo-chrétiennes végétèrent dans le paysage romain aussi bien dans la région d'Antioche (Matthieu) que dans celle d'Éphèse (Jean), et les nouveaux évangiles furent d'ailleurs écrits en grec. À Antioche, ville syrienne où les juifs habitaient depuis 800 ans, un tiers de la communauté fut égorgé, et les autres, enfermés dans les prisons de la ville, ne restèrent en vie que grâce à l'intervention de l'empereur. À Éphèse, les communautés judéennes de saint Jean furent envoyées aux travaux forcés dans les mines de l'île de Patmos. C'est probablement dans ce lieu de souffrances que l'Apocalypse de Jean fut écrit dans les années **80**. Ces *nazoréens* ne disparurent pas complètement, les Pères de l'Église évoquent ici ou là leur présence <sup>7</sup>.

La culture juive de l'Église, avec sa conception biblique d'une humanité en Alliance avec Dieu, risquait de disparaître. Sans cette culture priante des Écritures, sans *la Prophétie* chère à saint Paul (1 Co 14,22 et 39), Jésus de Nazareth ne pourrait plus être perçu, ni prié comme le *Messie* ou le *Christ*, *ni même reconnu* comme le Ressuscité attendu. Si la première Alliance disparaissait de la culture ecclésiale, toute la foi chrétienne s'écroulerait. Si la manducation de la Parole biblique, essentielle dans les communautés johanniques disparaissait de la vie eucharistique des églises, les chrétiens d'origine païenne risqueraient de sombrer dans une religion sans Bible et dans une vie sans transcendance. La situation était donc très grave, mais **Luc** semble avoir pris conscience de ce risque immense.

Il est probable que, très tôt, le futur évangéliste prit des contacts avec les communautés fondées par Jean dans la région d'Éphèse. Homme sensible à la culture juive et homme de prière, Luc a dû apprécier leur *haute théologie* où le Verbe du Père, incarné en notre humanité, ressuscité, vivant et « parlant », s'enracinait dans la grande histoire d'Israël. L'Esprit-Saint, demandé par le Fils, envoyé par le Père dans la méditation de la Parole biblique, *mâché* dans sa *manducation* dominicale (Jn 6,54,56-57), ne confirmait-il pas la divinité du Christ Jésus ? Sans l'apport théologique des communautés johanniques, le Symbole baptismal n'aurait jamais pu être écrit. C'était un grand malheur de voir dans les années **80**, les derniers chrétiens juifs, aussi apostoliques que les héritiers de Pierre et Paul, achever de mourir en face d'Éphèse, dans les mines de l'île de Patmos. **Luc** n'était plus seulement le disciple de Paul, il devenait aussi l'héritier du fils de Zébédée.

Cette double filiation apostolique semble être revendiquée par l'évangéliste au début du premier tome de ses *écrits à Théophile* (évangile et Actes des Apôtres). L'évangéliste annonce à un fictif *Théophile*

<sup>5</sup> Notons que le qualificatif *nazoréen* n'apparaît pas encore chez Marc, il est plus tardif.

<sup>6</sup> Ces villes et villages, berceau de la foi chrétienne, furent récupérés par le judaïsme officiel au début des années 80. C'est sans doute ce drame qu'évoque l'évangile de Luc (Lc 10,13-15).

<sup>7</sup> Certains juifs chrétiens ont sans doute été recueillis dans les communautés chrétiennes d'origine païenne

(celui qui aime Dieu) comment *il a décidé, après d'autres, et après s'être soigneusement informé de tout, depuis les origines, d'en écrire l'histoire* (Lc 1,3). Il a écouté les tout derniers juifs qui avaient connu Jésus de Nazareth et le reconnaissaient vivant, chaque shabbat, dans l'écoute juive de la Parole et dans l'Eucharistie.

Les *écrits à Théophile* émanent d'un écrivain subtil. **Luc** était riche de la double culture (grecque et juive), c'était un chrétien aussi engagé que Paul, et un homme de prière aussi mystique que Jean. Il eut l'idée géniale d'ajouter à la vie de Jésus, lue depuis Marc dans la liturgie annuelle de l'Église, un second tome. Ces Actes des Apôtres constituent la première histoire de l'Église apostolique. Ce qui fait des *écrits à Théophile* l'étape finale de la rédaction des évangiles.

Nous ferons l'hypothèse qu'à plusieurs reprises, **Luc** a enrichi l'évangile de Marc en y introduisant l'essentiel de la théologie trinitaire des communautés johanniques, celle qui structure toujours le Symbole baptismal de l'Église<sup>8</sup>.

## B. L'évolution de la théologie baptismale depuis Paul à jusqu'à Luc

Le point de départ du Baptême chrétien est cette immersion purifiante qu'avait donnée Jean-Baptiste dans le Jourdain : une plongée dans l'eau vive de tous ceux qui venaient confesser leurs péchés (Mc 1,5 et Mt 3,6). C'était un *baptême de pénitence* destiné au pardon des fautes. Marc, inspiré par Paul, y ajoutera les effets de la Résurrection, l'action de l'Esprit-Saint qu'apporte le Ressuscité à ceux qui le prient, qui sont nourris de la *prophétie* biblique (Mc 1,8).

Mais la réflexion théologique et pastorale de Paul ne semble pas avoir commencé par le Baptême, mais par la rencontre avec le Ressuscité, avec le Vivant annoncé dans les Écritures. Selon cette orientation, **en 57**, à Éphèse, sans doute à Pâques, l'Apôtre rappelle aux chrétiens de Corinthe la Tradition reçue des premiers témoins du Ressuscité (1 Co 15,1-10). Pour lui, à cette époque, l'essentiel n'est pas d'abord le sacrement, mais le fait que le Christ se fait « voir » à ceux qui le cherchent. Le Seigneur Jésus est vraiment vivant ! Il ne s'agit pas bien sûr d'apparitions extérieures, d'un fantôme qui revient. Le mot « apparition » est d'ailleurs inadéquat pour traduire le verbe grec. Ce verbe évoque une expérience mystique qui peut même être partagée par une communauté rassemblée. Paul fit cette expérience du Ressuscité sur le chemin de Damas, et tous les baptisés, tous les disciples du Christ, sont appelés à la faire. Aujourd'hui encore.

Dix mois plus tard, à Corinthe, pendant **l'hiver 57-58**, Paul écrivit aux chrétiens de Rome. Il développa dans sa lettre, la première théologie du Baptême chrétien (Rm 6,3-8). Puis il compléta cette expérience baptismale en ajoutant l'action de l'Esprit-Saint qui vient se joindre à l'esprit humain. Ce supplément d'âme permet aux disciples du Christ de dire : « le Père » (*Abba* en araméen), autrement dit « le Notre Père »<sup>9</sup> (Rm 8,15-16). Serait-ce, à cette époque, que l'oraison dominicale, le *qaddish* juif, a été introduit dans la liturgie chrétienne ?

**Paul** avait théorisé le Baptême chrétien, **Marc** va le mettre en scène dans son récit du baptême de Jésus, qui deviendra le paradigme concret du sacrement (Mc 1,9-11). L'Esprit de Dieu descend sur *le Fils bien aimé*, puis le Père parle en désignant ce Fils qui sort de l'eau du Jourdain comme il sortira de la mort. Les baptisés feront une expérience semblable à leur baptême. En sortant de l'eau du baptistère,

<sup>8</sup> Les exégètes modernes ont détecté ces *deux sources* dans l'évangile de Luc (et de Matthieu). Ils ont cru longtemps que les ajouts théologiques de la seconde source (appelée Q), venaient d'un document gnostique très ancien, alors qu'il ne s'agirait à notre avis, que des ajouts de Luc en cette fin de siècle où le Baptême trinitaire fut enfin adopté.

<sup>9</sup> À ne pas traduire par l'affectif *papa* !

ils sortiront de la mort et découvriront peu à peu l'eau vive qui descend d'en haut, et la lumière qui vient du Père. Le récit de la Transfiguration (Mc 9,2-8) prolonge cette liturgie en doublant l'image individuelle de la colombe (de Noé) avec l'immense nuée du Saint-Esprit qui devient la tente universelle descendant du ciel pour recouvrir toute l'Église et lui assurer son unité<sup>10</sup>. On voit combien l'expérience trinitaire était présente dans les communautés chrétiennes, bien avant le quatrième siècle.

On constate que, vers **la fin des années 60, le terrible et intransigent apôtre Jean** (Lc 9,54), ce *fils du tonnerre*, est présenté par Marc dans une position plutôt ambiguë. Dans le récit évangélique, Jean interpelle Jésus avec une question qui, en fait, le concerne directement : *Maître, nous avons vu quelqu'un expulser les démons en ton Nom, quelqu'un qui ne nous suit pas... faut-il l'en empêcher ?* (Mc 9,38). En réalité, c'est la communauté johannique qui est dans cette situation de retrait face à l'évangélisation des païens, elle se méfie de l'impureté païenne et ne fréquente pas la grande Église. Elle n'aurait pas dû être pour autant exclue par la *Grande Église* grecque. Le Baptême donné en son sein avec la coupe d'eau versée sur la tête des baptisés, a la même valeur divine que l'eau répandue dans les églises d'origine païenne. D'un côté comme de l'autre, c'est le Christ qui baptise, c'est le Christ qui descend. La Réalité miraculeuse produite par le Nom de Jésus, est donc rappelée par Marc aux deux branches apostoliques, celle de Pierre et celle de Jean, qui ne se fréquentaient guère<sup>11</sup>.

Le baptême, tel que Marc le percevait, bien qu'universel par son origine divine, ne s'inscrit sans doute pas encore dans une vision globale de l'agir trinitaire de Dieu. Il était trop tôt pour écrire le Symbole baptismal. Cependant les « personnes » divines sont déjà évoquées comme étant *les mains* agissantes du Père, mais leur action dans la prière biblique et dans la vie<sup>12</sup> a encore besoin d'être précisée.

C'est **Luc**, dans ses *écrits à Théophile*, qui semble avoir mis en place la dernière étape de la théologie baptismale, faisant du baptême le lieu trinitaire par excellence. Le chapitre 10 de son évangile, inconnu de Marc, pourrait correspondre à une orientation pastorale nouvelle, peut-être à une réforme liturgique d'ampleur universelle : la triple immersion dans l'eau du baptistère et le triple verre d'eau versé sur la tête du néophyte. Dès lors, le Baptême en Christ devait se faire, un peu partout, *au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*.

Tout cela n'apparaît pas en clair. Le langage sacramentel était codé parce qu'il concerne Dieu tout autant que l'homme et infiniment plus que lui. Plus tard, le Symbole baptismal fut protégé par ce codage, par ce cryptage, du langage biblique-symbolique, car il exprime le mystère de Dieu en l'homme, et le mystère de l'homme en Dieu<sup>13</sup>. Ses gestes et ses images ésotériques devaient absolument restés secrets. Si le langage liturgique était ainsi codé, c'est qu'il renvoyait à toute l'histoire de l'Alliance de Dieu et de l'homme. Il ne devait donc pas être galvaudé, ni pris à la « lettre », compris comme un simple fait divers journalistique.

Dans le récit de Luc, le Seigneur Jésus-Christ (ressuscité) envoie **72 disciples** en mission, puis il les accueille à leur retour (Lc 10,17-20). En cette fin de siècle, les 12 sont devenus **6 fois 12**. Ce chiffre crypté désigne sans doute les chrétiens qui poursuivaient l'évangélisation lancée par les douze premiers apôtres, il évoquait les nombreux baptisés qui, tous les ans, à Pâques, sortaient de la mort à la suite de Jésus et témoignaient de la Résurrection. Ces soixante-douze disciples se multipliaient chaque année, symbolisant les *néophytes* qui sortaient du baptistère pour entrer en Dieu selon la vision baptismale de Paul. **Luc** ajoutera bientôt à la pratique baptismale héritée du passé, l'expérience trinitaire que vivaient

<sup>10</sup> La nuée renvoie à l'histoire de Moïse, elle recouvrait la *Tente de réunion* où les hébreux priaient (Ex 40,34-38).

<sup>11</sup> Les deux branches chrétiennes existaient à Éphèse, mais rien dans *les Actes des Apôtres* ne laisse entendre un contact.

<sup>12</sup> Elle le sera dans le récit que le disciple bien aimé fait de la conversion au Ressuscité du juif Thomas (Jn 20,24-29).

<sup>13</sup> Cette disciple de l'arcane (du secret), que nous précisons à prochaine soirée, fut respectée jusqu'à la fin du quatrième siècle au moment où l'Église, submergée par d'innombrables entrées, devenait incapable de gérer le secret. Augustin le pratiquait encore en Afrique dans la première moitié du cinquième siècle.



les communautés johanniques en toute leur vie. C'est notre hypothèse<sup>14</sup>.

Les 72 disciples (ceux d'hier et d'aujourd'hui) reviennent *joyeux* en ce temps d'évangélisation où déjà *l'Esprit-Saint gagnait sur Satan*. Leur Baptême fut efficace, mais le Ressuscité leur rappelle que l'important n'est pas l'efficacité extérieure, c'est d'avoir *son nom inscrit sur le Livre de la Vie*, son nom marqué dans la liste des ressuscités. Luc paraît bien influencé par la théologie de saint Jean (Ap 3,5).

L'auteur des *écrits à Théophile* ira encore plus loin dans sa manière de présenter l'expérience trinitaire. Dans ce récit du chapitre 10, **Jésus fait lui-même l'expérience de la Trinité divine**. *Il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit-Saint, et bénit le Père* avec des accents tirés de la théologie johannique : *Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler* (Lc 10,21-22). Voici les baptisés transportés en Dieu à la suite de Jésus ressuscité, *l'aîné d'une multitude de frères et sœurs* (Rm 8,29).

Au paragraphe suivant, Jésus se tourne vers ses disciples et il dit à chacun d'entre eux, en particulier, c'est-à-dire en intériorité : *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! [...] et (les oreilles) qui entendent ce que vous entendez* (Lc 10,23-24). C'est ce « voir » singulier et cette écoute de la Parole qui apportent la joie divine. « Voir » le Christ et « entendre » le Verbe divin avec l'aide de l'Esprit, c'est s'approcher du Père des cieux, c'est faire l'expérience de la Trinité divine à la suite de Jésus.

Il est alors possible de réaliser le programme de justice et d'amour du *Symbole baptismal* que la parabole du Bon Samaritain illustre aussitôt après au chapitre 10 de l'évangile de Luc. Nous verrons cela la prochaine fois.

---

<sup>14</sup> Il est étrange que la recherche historique dans son ensemble, rattache les *nazoréens* futurs aux juifs chrétiens rigoristes de l'entourage de Jacques de Jérusalem, et non à celui de Jean, fils de Zébédée (aussi rigoriste). Pourtant ce qualificatif vient de l'évangile de Jean. La tension entre les apôtres Pierre et Jean, évoquée dans les chapitres 20 et 21 de l'évangile du Disciple bien aimé, ne semble pas avoir été prise en compte par les historiens, alors qu'elle nous paraît être essentielle pour comprendre le travail de Luc.

## II. Seconde conférence sur le Symbole

Lors de la première conférence, nous avons survolé l'histoire de la foi vécue par nos ancêtres du premier siècle quand ils s'engageaient dans leur dangereuse évangélisation du monde.

En effet, la foi chrétienne se vit dans l'histoire humaine, elle se précise dans nos relations aux autres qui avancent de péripéties en péripéties... Notre existence est un long fleuve nullement tranquille qui nous emporte toujours plus loin. La vie chrétienne, dynamisée d'en haut, est pleine de remous et de rebondissements comme une eau de torrent. Dieu l'agite pour nous réveiller.

Dans l'antiquité, le baptisé se plongeait presque tout entier dans le baptistère, s'immergeait en cette *eau vive* qui lui était aussi versée sur la tête par l'évêque ou le prêtre, car *l'eau d'en bas* (notre vie) vient *d'en haut*, elle descend du Créateur (Gn 1,6-10). Les baptistères antiques, s'ils n'étaient pas des rivières (Ac 16,13-15), étaient toujours alimentés par de *l'eau vive*.

L'eau baptismale symbolise la vie qui court, jamais une vie stagnante. L'eau dormante est mortelle. Nous avons vu combien la foi des premiers chrétiens, tous *apôtres*<sup>15</sup> du Christ, tous « envoyés » par Lui, révélait en elle le mystérieux dynamisme de la Vie divine et son impact trinitaire. Ce fut l'objet de notre première soirée où l'histoire commençante de la foi nous a introduits dans le Symbole baptismal.

Oui, l'eau vive évoque bien la vie de foi. Telle est la clé symbolique qui unit le Symbole au Baptême en Christ. La voici révélée. Nous pouvons désormais laisser l'approche historique pour avancer sur un tout autre terrain : **l'approche pédagogique** de la formule de foi.

Un texte est « lu » et compris selon notre manière de nous relier à ses mots, de les accueillir et de nous en nourrir. Les prend-on « objectivement » comme ceux d'un document juridique ? Les reçoit-on du dedans comme un texte poétique ou un savoureux morceau d'évangile ?

La pédagogie de la foi transmet la manière correcte d'enranger en soi le langage de l'Alliance, dont fait évidemment partie le Symbole baptismal. Ce langage, qui nourrit la prière de l'Église et toute notre vie sacramentelle, transmet en effet au croyant **la Parole de Dieu**. Ce Verbe divin est infiniment plus qu'une simple parole humaine puisqu'il dit le ciel avec la terre, il ne sépare jamais l'homme de son Créateur. C'est bien le cas du Symbole des Apôtres par lequel le croyant affirme que Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit divinisé en profondeur.

L'initiation à la lecture quasi-poétique des termes du Symbole a toujours été une nécessité pédagogique pour l'Église universelle. L'enfant, en effet, lit tout texte au premier degré, il ne peut faire autrement. Une initiation est donc nécessaire. Initiation pratique et pas seulement explication, il s'agit d'un long apprentissage qui traverse plusieurs étapes. La manière particulière de transmettre le langage de la foi constitue même l'essentiel de ce que l'on nomme habituellement « Tradition ». *Tradere*, en latin, signifie transmettre. Les mots de la foi ne peuvent être séparés de la manière spécifique dont ils sont reçus.

Le fondamentalisme vient de notre enfance. Le monde technique le cultive en exigeant qu'un mot n'ait qu'une seule signification. Cet univers mental détruit toute culture poétique et fausse le rapport du croyant aux mots bibliques et liturgiques du langage de l'Alliance. En plus, il enferme l'histoire biblique dans le passé d'Israël, alors que le Christ ressuscité est notre avenir à tous. C'est pourquoi le pape et les évêques dénoncent cette grave dérive mentale. Encore récemment Benoît XVI<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Le mot « **apôtre** », reçu de l'hébreu, signifie « envoyé » (Jn 9,7). Au premier siècle, ce terme évoque l'annonce de l'Évangile à laquelle chaque baptisé est ordonné. C'est ainsi qu'il faut comprendre ce terme dans les deux premiers chapitres des Actes des Apôtres. **Les douze** (apôtres) pourraient évoquer le groupe des sages chrétiens qui dirigent, sans doute à partir des années 60, l'Église universelle. L'évangile de Jean n'en connaît que sept. Ils semblent symboliser les douze tribus du nouvel Israël chrétien, dont ils seraient les membres directeurs.

**Trois parties** structureront notre soirée : (A) Le début du chapitre 3 de l'évangile de Jean va nous introduire dans la façon spirituelle de lire le Symbole baptismal, d'entrer dans cette écoute singulière qui, à la messe, nous éveille à la Parole de Dieu<sup>17</sup>. Nous apprécierons ce récit ironique du *disciple bien aimé* : Nicodème, un pharisien sympathique, bêtement fondamentaliste, a du mal à saisir ce qu'est en vérité le Baptême chrétien. La caricature proposée par Jean va nous plonger au cœur du Symbole baptismal. Ce sera notre première partie.

(B) Notre second point traitera de la parabole du Bon Samaritain, introduite et annoncée lors de notre dernière soirée. Nous verrons que ce récit de l'évangile de Luc ressemble à un *Credo* théologique, à un *Je crois en Dieu* en images. Il serait ainsi l'ancêtre du Symbole baptismal, un texte codé destiné à l'initiation biblique des chrétiens de l'époque.

(C) Notre dernière partie abordera un aspect étonnant de la pédagogie apostolique. Les fondamentaux de la foi (le Notre-Père, le Symbole baptismal, quelques passages bibliques...), devaient rester absolument secrets. C'était *la discipline de l'arcane*, elle demeura jusqu'aux invasions barbares du cinquième siècle, qui firent disparaître la plupart des institutions de la société romaine. Le catéchuménat biblique de l'Église en faisait partie. Les *vandales* n'arrivèrent que plus tard en Afrique du nord, et Saint Augustin appliquait encore dans son diocèse la règle de l'arcane. Lors d'une semaine sainte, l'évêque d'Hippone levait pour les baptisés de l'année, le voile du secret. Il laissa entendre la raison pédagogique du curieux ésotérisme de la pédagogie de l'Église antique.

## A. Ce nigaud de Nicodème

Bien que notable juif et pharisien, notre homme n'était sans doute pas d'origine sémitique – mais grecque. Son prénom le prouve. *Nicodème*, « vainqueur du pays » comme l'étymologie le souligne non sans malice, ne serait pas issu de la Palestine juive, mais d'une région où la langue d'Homère était courante. Certes, il résidait à Jérusalem (Jn 19,39-40).

Nicodème, pharisien cultivé, a dû étudier *la Torah* aux pieds de tel ou tel Grand Rabbín de la capitale. Dans le récit catéchétique de Jean, Jésus interpelle en effet un *Maître en Israël* (Jn 3,10) qui a des difficultés avec le langage de l'Église. L'expression biblique du rituel baptismal n'est pas encore trinitaire, mais elle est déjà bien élaborée puisque cet évangile daterait des années 80.

Le pharisien *vint de nuit à Jésus*, il consulte le Seigneur en secret par crainte de ses collègues juifs. Il considère Jésus comme *un Maître qui vient de la part de Dieu : personne ne peut accomplir les signes que tu accomplis, si Dieu n'est pas avec lui*.

Il s'agit des miracles réalisés par le prophète de Nazareth, mais l'évangéliste préfère le mot signe à celui de miracle, sans doute parce qu'à l'époque du récit, les traces de l'agir de Jésus sont devenues des réalités linguistiques, des graphes qui signifient. Mais l'idéologie du parti juif refusait l'éventualité d'un Jésus venu de Dieu<sup>18</sup>. Le récit voudrait-il ouvrir un débat de conscience chez les juifs de l'époque ? Il

---

<sup>16</sup> *Verbum Domini* (2010), N°44 : « Le littéralisme, mis en avant par la lecture fondamentaliste, représente en réalité une trahison aussi bien du sens littéral que du sens spirituel ». La catéchèse, autrement dit « l'art de l'écho », initie l'apprenti chrétien à écouter la Parole divine selon l'Esprit qui, en Église, nous vient d'en haut. Nous sommes là au cœur du Symbole baptismal, nous abordons l'expérience trinitaire.

<sup>17</sup> On n'écoute pas la Parole de Dieu comme on lit de l'extérieur le Texte saint qui la véhicule. Quand on lit, on décrypte des mots. Mais quand on écoute les lectures bibliques, elles devraient descendre directement en nos cœurs et nous « parler » en vérité. Ces deux opérations mentales (lire et écouter) sont différentes, c'est pourquoi la Parole divine s'écoute, mais ne devrait pas se lire. Elles s'apprennent l'une et l'autre.

<sup>18</sup> Le débat se précisera plus bas dans cet évangile entre l'aveugle-né, guéri par Jésus, et le parti juif (Jn 9,24-33).

aurait alors la portée d'une catéchèse ouverte aux nombreux grecs de culture biblique que les nouveaux pharisiens de Jamnia cherchaient à attirer à eux (voir les annexes).

D'emblée, dans le récit de Jean, le Seigneur Jésus commence par poser la donnée essentielle du Symbole baptismal : *En vérité, en vérité [...] à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu*, c'est-à-dire percevoir toute la vie éternelle que ceux et celles qui ressuscitent en Dieu savourent déjà en plénitude. Ce principe est au cœur de l'Alliance révélée dans la Bible : *L'homme est créé à l'Image de Dieu pour lui ressembler* (Gn 1,26-27). L'individu humain n'aurait donc de véritable existence qu'en Dieu seul, et ce Dieu biblique ne pourrait être perçu et écouté qu'à travers des relations humaines, qu'à travers la vie d'un peuple, mais pas à partir de la sociologie objective d'un pays<sup>19</sup>. Cette orientation qualifie la manière qu'a l'évangéliste Jean de comprendre l'humanité : Dieu est en l'homme autant que l'homme est en Dieu. Jésus est le paradigme de cette anthropologie d'Alliance quand il affirme : *Le Père est en Moi, et Je suis dans le Père* (Jn 10,38). Le sujet humain s'enracine dans le Sujet divin. La vérité de nos vies s'inscrit dans l'amour venu d'en haut. Cette double vérité, soulignée par Jésus, disqualifie le simple sentiment religieux d'un psychisme individuel sans transcendance.

Nicodème dit alors à Jésus sa difficulté de comprendre : *Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ? Peut-il entrer une seconde fois, dans le sein de sa mère et naître ?* Le pharisien bêtasse dévoile le simplisme enfantin de son monde mental. Il prend les mots « à la lettre », et opère une comparaison terme à terme. Sa tête fonctionne comme une mécanique. Pascal aurait parlé d'un esprit de géométrie, incapable de finesse. N'est-ce pas le monde mental du fondamentaliste religieux ? il n'ose pas en effet toucher au langage qui dit Dieu parce qu'il le considère comme divin. Un tel littéralisme lui fait confondre Dieu avec le texte, interdisant ainsi à l'homme tout accès à la transcendance et au sens de sa vie relationnelle. C'est de l'idolâtrie.

Dans la catéchèse de Jean, Jésus répond à Nicodème : *En vérité, en vérité [...] à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer au Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit*. Le Seigneur explicite ici la double vérité. L'être humain est composé de chair et d'esprit, il est à la fois un corps et une âme, reflet de Dieu. Il est l'un et il est l'autre, il est les deux à la fois. Dans la perspective baptismale, déjà active dans la méditation biblique, l'esprit humain reçoit l'Esprit de sainteté qui descend de la divinité, esprit d'intelligence, de vérité, de courage, de prière, de sagesse, de justice et d'amour. Trente ans plus tôt, Paul décrivait la même union spirituelle aux chrétiens de Rome : *L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8,16).

Jésus poursuit avec la métaphore du vent qui signifie aussi esprit dans toutes les langues sémitiques : *Le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit*.

La phrase est codée, elle évoque l'expérience de l'écoute de la Parole de Dieu. Une lecture s'écoute à la messe, alors un détail arrête l'écouter au tournant d'une phrase : le Seigneur « parle » et l'homme perçoit la Voix divine qui s'approche de lui. Il l'entend, elle semble lointaine, intuition fulgurante qui lui traverse soudain l'esprit. Peu à peu, à force de prière, la voix devient une Parole qui s'adresse à la personne interpellée. Ainsi, la plupart du temps, le Ressuscité est cette voix du vent, qui mène le croyant sur une route qu'il n'imaginait pas.

Comment le passage se fait-il ? Par où la lumière arrive-t-elle ? Par le désir intime du croyant qui supplie l'Esprit-Saint de le faire mieux entendre et bien comprendre. D'où cette affirmation du Seigneur aux écoutants de l'Évangile : *Si vous, même mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants,*

---

<sup>19</sup> C'est toute la différence entre la réalité existentielle évoquée par le prénom *Nicolas* (vainqueur du peuple) et celle à laquelle fait allusion le prénom *Nicodème* (vainqueur du pays). Le terrain relationnel n'est pas le réel objectif.

*combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui l'en prient ! (Lc 11,13).*

L'allégorie du vent arrive ici à point nommé, elle précise la manière dont Dieu agit dans le croyant. Le Père souffle l'Esprit de justice et d'amour en chaque esprit humain à un moment que l'homme ignore, un moment décisif où il faut vite choisir, et vite agir<sup>20</sup>. Une lecture biblique déclenche l'agir trinitaire. Ou bien la rencontre soudaine de l'autre. Aussitôt la vie bascule. La compassion, cette grâce de l'amour, vient submerger l'esprit humain : elle n'est pas naturelle, elle est divine, elle vient d'en haut.

En Christ, le Symbole baptismal souligne la Réalité de ce mystérieux Esprit, dont l'origine vient se greffer au Baptême comme un *supplément d'âme*. Le Créateur l'a ajoutée à sa première Création. De son côté, le croyant a charge d'éveiller en lui cette puissance spirituelle pour la rendre active : jamais il ne cesse de prier l'Esprit Saint, jour après jour, dans sa vie relationnelle.

Nicodème avoue son esprit mécanique et sa difficulté de comprendre. Le pharisien, trop en extériorité, est prisonnier du « comment faire » technique qui l'emprisonne hors de lui-même. Il dit : *Comment cela peut-il se faire ?* La réponse devrait jaillir d'une intelligence, mais le pharisien ne l'a pas encore reçue. C'est au Baptême que l'être humain accueille la potentialité nouvelle, ce pouvoir inconnu de la première humanité, vertu ignorée de l'Ancienne Alliance. En Christ, Dieu aurait vraiment fait du neuf. Voici Moïse dépassé, et tous les philosophes avec lui. Mais cet apport divin semble tellement invraisemblable !

Alors le Christ incarné et ressuscité révèle à Nicodème et à ceux qui lui ressemblent, sa large vision et sa nature céleste. Il souligne ce qui fait obstacle à la conversion quand **il refuse le témoignage de Jésus** rapporté dans les évangiles. Il semble dire : « Au nom de votre science, vous n'écoutez pas la foi des chrétiens qui font l'expérience de la Parole du Verbe divin ressuscité. Enfermés dans vos évidences, vous ne recherchez pas la vérité. *Alors comment pourrez-vous croire ?* »

À ce moment, l'évangéliste lâche la phrase centrale du futur Symbole baptismal : *Nul n'est monté au ciel, hormis Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel*. Il ne s'agit plus ici du Père, ni de l'Esprit, il s'agit du **Fils de Dieu qui s'est fait homme** pour que soient modifiées les données de la première Création. Voici la nouveauté !

L'histoire millénaire du Fils est ainsi traduite dans le Symbole de Nicée-Constantinople : *Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Il est Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré non pas créé, de même nature que le Père, et par Lui tout a été fait [...]. Il descendit du ciel. Par l'Esprit-Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme. Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa Passion et fut mis au tombeau. Il ressuscita le troisième jour, selon les Écritures, et il monta au ciel. Il est assis à la droite du Père...*

Le Fils, Celui même qui « parle » en nous, a parcouru cet immense trajet, il est allé de l'éternité à l'éternité. Il est descendu et a passé trente-trois ans ici-bas avant de remonter là-haut où il restera actif *jusqu'à la fin des temps* (Mt 28,20). Non pas la fin du monde comme les sectes l'imaginent, mais la fin de tous ces temps personnels que chaque être humain vit sur terre<sup>21</sup>. Nous sommes bien là au cœur du Symbole.

Nicodème était venu de nuit rencontrer Jésus. Repartira-t-il dans la lumière d'en haut *pour que ses œuvres apparaissent au grand jour comme étant faites en Dieu* et pas seulement dans l'extériorité du

<sup>20</sup> Le mot opportun, le *kairos*, dit-on dans l'Évangile.

<sup>21</sup> Dieu habite le temps et non l'espace, même si ces deux ordres sont étroitement liés. L'espace créé donne sa consistance d'images au temps où la mémoire travaille pour donner sens à la vie qui passe et nous emporte. Et c'est l'acte symbolique de la parole qui unit l'espace au temps.

cosmos ? **En Dieu**, c'est-à-dire conjointement dans le Père et dans le Fils et dans le Saint-Esprit. Cet agir de Dieu en l'homme est complexe, il nous faut maintenant chercher à comprendre sa manière trinitaire.

## B. Un Credo en images

À l'époque de sa rédaction, le chapitre 3 de l'évangile de Jean a, de toute évidence, focalisé l'attention des chrétiens sur le trajet millénaire du Fils de Dieu qui fut pendu au bois de la Croix comme l'avait été ce mystérieux serpent d'airain qui sauva les Hébreux de la mort (Jn 3,14-15)<sup>22</sup>. Le Créateur n'aurait donc pas *abandonné* sa créature tombée dans la violence d'un Golgotha universel. Comme le pensait saint Irénée, Dieu s'acharnerait depuis toujours à relever l'être humain d'une inexplicable chute d'amour. Nous découvrons cet amour « perdu », ou tout au moins manquant, au début de notre vie. Dieu voudrait redonner à notre chair, dans notre peau, dans nos tripes, cette compassion pour l'autre, justice concrète destinée à grandir dans le Corps planétaire que nous sommes, pour monter ensuite en puissance dans l'Adam de partout.

Après Jean, vers la fin du siècle, Luc reprend l'évangile du *Disciple bien aimé*, et l'enrichit de la théologie trinitaire. En Asie Mineure, le parti juif affuble l'ancien prophète de Nazareth, du visage d'un étranger effrayant, d'un exclu maladif, d'un sans-papier hors la loi. On le dit être un *Samaritain habité par un démon* (Jn 8,48)<sup>23</sup>. Telle est l'image effroyable qui servira à Luc de base pour la parabole du Bon Samaritain.

On pense souvent que le Christ aurait raconté ce récit bien connu quand il était sur terre. En fait, Jésus descendu ciel, fit bien plus puisqu'il a vécu cette histoire en sa chair. La parabole du Samaritain, unique en son genre, pourrait être l'œuvre de l'évangéliste, une allégorisation théologique de la vie de Jésus-Christ, le Messie, Fils de Dieu. La parabole serait une symbolisation construite par Luc, cet homme de lettres, une sorte de *Credo* en images.

Le récit de Luc articule deux parties :

(1) La chute du Fils de Dieu dans le monde. Depuis Jérusalem, la cité d'en haut, l'Homme nouveau tombe au milieu d'une bande de brigands qui le laisse à demi-mort sur le chemin de Jéricho (Lc 10,30). Les brigands ont été les sbires d'Hérode, et aussi ceux qui ont livré le Juste aux romains. Le Fils de Dieu qui s'est fait chair reste « à demi-mort », parce qu'il ressuscitera. En fait, à cette époque, Jésus est ressuscité depuis plus d'un demi-siècle ! Telle est la foi de l'Église. Le corps humain meurt, mais l'âme de l'homme Jésus est restée bien vivante dans son berceau de chair. D'ailleurs, nul ne retrouvera son corps. Il est ressuscité d'entre les morts, selon les Écritures. Nous sommes bien dans le Symbole théologique avec l'Incarnation de Dieu et la Résurrection de la chair.

(2) Le Fils de Dieu agit sur la route de Jéricho. Jésus, comme crucifié, a mauvaise réputation (Gal 3,13). Les pharisiens de Jamnia lui collent l'étiquette de leur ennemi de toujours : samaritain impur qui fréquentait n'importe qui<sup>24</sup> ! Le voici ressuscité, il agit, il s'approche de l'homme tombé ; pris de compassion, il bande les plaies du blessé, puis y verse de l'huile et du vin : de l'huile d'abord, du vin ensuite. Le Samaritain est un curieux médecin.

Comme la plupart des Pères de l'Église, Ambroise de Milan sait que la parabole de Luc est codée, il la

---

<sup>22</sup> Cf. annexes

<sup>23</sup> L'image taraude Luc si fortement qu'il la reprendra en Lc 17,16-18.

<sup>24</sup> Luc ne le dit pas « bon », il ne le dit pas « Dieu », ce seront les Pères de l'Église qui, plus tard, feront reconnaître sa divinité, car *Dieu seul est bon* (Mc 10,18).

décrypte dans la foi : *Ce médecin a bien des remèdes [...] Sa Parole est toute une médication, un conseil de Lui assèche les plaies, son huile calme en pardonnant le péché, et son vin pique en apportant la dimension de la justice*<sup>25</sup>. La plupart de nos ancêtres de l'antiquité voient en cette étrange pharmacopée, une splendide évocation du chemin du catéchumène : d'abord une première initiation avec l'écoute de la Parole de Dieu, puis le Baptême, enfin l'Eucharistie. C'était, à n'en pas douter, le projet catéchétique de Luc en cette fin de siècle<sup>26</sup>.

Dans l'allégorie évangélique, le divin Samaritain place ensuite l'homme blessé, cet Adam soigné, sur sa propre monture : *le cheval blanc* de l'Apocalypse (Ap 19,11). Les vitraux médiévaux le montrent dans sa blancheur céleste. Cette monture animale symbolise le Corps universel de *l'Homme nouveau* ressuscité, l'humanité entière qui se régénère, l'Église eucharistique.

Depuis 2000 ans, *l'auberge de Jéricho*<sup>27</sup> accueille les innombrables blessés de la vie que le Médecin divin transporte en ce lieu de salut où Dieu et l'homme s'unissent au fil des jours. L'Alliance s'y réalise. Et qui est *l'Aubergiste* ? Qui est le gestionnaire universel, l'organisateur des soins d'ici bas ? Ne serait-ce pas *l'autre Paraclet* (Jn 14,16), le Double spirituel, l'Esprit-Saint qui agit en symbiose avec le Fils pour faire remonter la Création en manque d'amour vers le Père des cieux ? Les deux bras grand-ouverts, Dieu accompagne et contemple le retour de tous ses enfants. En Dieu, à la fois le Père invisible, totalement transcendant, Origine unique et Réceptacle éternel, l'Esprit d'amour et Fils qui se donne, agissent de concert. Chacun a sa place, chacun a son rôle : Dieu s'épanouit en chacun de nous !

Ainsi la Trinité divine, que Luc a introduite quelques versets plus haut, est-elle illustrée par ce récit théologique. N'est-ce pas un vrai *Credo* en images ?

## C. Apprendre à écouter Dieu

### a. Le témoignage de saint Augustin

La fonction pédagogique du Symbole baptismal est encore bien connue de saint Augustin au début du V<sup>ème</sup> siècle<sup>28</sup>. Dans un sermon célèbre, l'évêque d'Hippone explique aux futurs baptisés, la discipline de l'arcane et la manière d'utiliser le Symbole dans leur méditation biblique<sup>29</sup> :

"Vous allez entendre l'énoncé du Symbole. Vous reconnaîtrez dans ce court texte, le résumé de ce que je vous ai dit. Surtout, n'écrivez pas les mots pour les apprendre, mais retenez-les en les entendant réciter. Ne les écrivez pas non plus quand vous les aurez appris. Gardez-

<sup>25</sup> Traité sur l'évangile de saint Luc, SC N°52, VII,75. Une traduction possible du latin.

<sup>26</sup> Les deux premiers chapitres des Actes des Apôtres précisent le projet catéchuménal, ils semblent narrer, en termes codés, les 50 jours de catéchèse qui vont du dimanche de Pâques à celui de Pentecôte. Ces *apôtres*, devenus dans initiation biblique, des *galiléens* de culture, pourraient bien être les nouveaux baptisés de l'année (Ac 2,7). Ce codage du langage aurait été un aspect de la règle de l'arcane. Il ne fallait pas révéler aux non-initiés l'actualité du récit.

<sup>27</sup> *Jéricho*, ville frontière avec la Terre Promise, vient de l'hébreu *Iérek*, la lune. L'astre des nuits commande le calendrier lunaire. Aujourd'hui encore, il reste essentiel à la spiritualité intime des fils d'Abraham. Ces croyants parcourent le temps de nouvelle lune en nouvelle lune, d'obscurité en obscurité, et la radieuse pleine lune éclaire le centre de chaque mois lunaire. Nos vies intérieures passent en effet par des hauts et des bas, par des alternances d'ombre et de lumière. Appelons-les *Jéricho*.

<sup>28</sup> Claude et Jacqueline Lagarde, *La foi des commencements (catéchèse patristique et pédagogie moderne)*, Le Centurion/Privat, 2007, p.107-109. Il y a trente ans, à la suite d'une demande que fit Rome aux auteurs français de parcours catéchétiques, nous avons rappelé comment, à notre avis, le *Credo* baptismal permettait aux chrétiens dans le temps de leur vie, de se nourrir de la Bible chrétienne.

<sup>29</sup> *Sermon* 212, 2.

les en votre mémoire, et répétez-les en vous. D'ailleurs, tout ce que vous entendrez dans le Symbole est contenu dans les Saintes Écritures, vous l'entendez de façon habituelle...

S'il est interdit d'écrire ce condensé (de la Foi), c'est en mémoire de la promesse de Dieu. Le Seigneur annonça le Nouveau Testament en prophétie : *Voici le Testament que j'instituerai pour eux après ces jours, dit le Seigneur. Je donnerai mes lois à leur intelligence ; je les écrirai dans leur cœur* (Jn 31,31).

Dès lors, c'est quand on entend énoncer le Symbole, que *Dieu alors écrit dans les cœurs, et non sur des tablettes* [...] (2 Co 3,3). Telle est l'œuvre de Celui qui vous a appelés à son Royaume et à sa gloire. Quand (vous serez baptisés), quand il vous aura régénérés par sa grâce, il l'écrira dans vos cœurs par son Esprit-Saint".

Augustin se fait pédagogue, il se fait catéchète quand il insiste sur la manière de mémoriser les mots du Symbole. Surtout ne pas les écrire ! D'abord que les mots ne soient pas dévoilés aux non-initiés. Ensuite, il faut laisser ces mots et ces images frapper directement l'intérieur du cœur. Seul l'effort d'attention nourrit l'âme, chacun doit s'entraîner à écouter Dieu qui parle en lui. Cet apprentissage se réalise, chaque dimanche, en ceux qui écoutent la Parole de Dieu. Ils ne lisent pas les lectures bibliques, ils tendent l'oreille vers le Verbe divin au-delà du texte entendu. Leur esprit acquiert ainsi la transcendance que la foi en Dieu suppose. De cette façon, la Promesse de Dieu se réalise en chaque écoutant, elle s'écrit intérieurement au fil des relations vécues, et l'intelligence de la foi se développe. Grâce à la venue du Messie, la Bible n'est plus un passé, mais un futur qui nous appelle. Ce basculement de l'Écriture, expression de la conversion, échappe bien sûr au fondamentaliste dont la vision reste extérieure.

### **b. L'ésotérisme chrétien intérieur**

La foi des chrétiens n'est pas ésotérique au sens habituel du terme, mais le langage biblique de l'Église doit l'être pour éviter les tristes quiproquos commis par des non-initiés ! Nous savons aujourd'hui combien est pesante l'indifférence des gens qui imaginent la religion à partir de leur fondamentalisme naturel. Combien de nos contemporains prennent les mots de l'Église au pied de la « lettre » biblique et liturgique, et se détournent du Christ en haussant les épaules !

En Marc, Jésus ne cesse de mettre en garde ses disciples, sur ce risque d'incompréhension : *Surtout ne dit rien à personne !* (Mc 1,44). *Jésus leur recommanda de ne rien dire à personne* (Mc 7,36).

L'évangéliste Matthieu poussera encore plus loin le secret messianique défendu par son prédécesseur. Dans sa catéchèse, le Seigneur Jésus dramatise les effets d'une diffusion sauvage du langage chrétien. *Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, ne jetez pas vos perles aux cochons ; ils pourraient les piétiner, puis se retourner contre vous pour vous déchirer* (Mt 7,6). Les chiens et les cochons évoquent le monde sans Dieu. En revanche, les choses saintes et les perles sont les réalités intimes de la foi.

Dans sa prière biblique, l'Église utilise un langage singulier qui unit l'homme et Dieu. Dans la foi en Christ, les images de l'ancien Israël portent en elles la transcendance du Créateur. C'est bien la nouveauté de l'Évangile. En ce sens, ces figures typiques, devenues poétiques, nourrissent la foi en Christ. Pour le croyant, elles inscrivent le cosmos en Dieu, cette mystérieuse Réalité qui nous dépasse.

En revanche, dans un univers mental positif, ces mêmes mots et ces mêmes images sont souvent enfermées dans une signification littérale et terrestre. Les poètes les font pourtant chanter pour sublimer l'amour ou bien pleurer la mort. Mais sait-on combien ces figures portent en elles toute la transcendance du Créateur, bien au delà de l'amour humain et de notre mort à tous ?

L'initiation biblique, donnée en Église, introduit les apprentis chrétiens dans l'expérience intime qui



unit Dieu à l'homme. Grâce au souffle de l'Esprit, l'initié avance de l'intérieur vers la Parole du Christ ressuscité. L'intimité du croyant avec la divinité est nourrie par le Verbe du Père. Cette expérience trinitaire justifie le secret du langage de la foi. Il ne faudrait pas penser l'agir divin comme naturel.

Ce secret, qui protège le langage de l'Église, n'est pas une interdiction catégorique et définitive, car le Créateur veut se donner à toutes ses créatures, quelles qu'en soient la langue et la culture religieuse. Pour certains Pères de l'Église ancienne, l'Illiade et l'Odyssée seraient l'Ancien Testament des Grecs. La mythologie participerait ainsi à l'annonce du Christ. La figure d'Ulysse est souvent rapprochée du Fils de Dieu. La personne du Christ devrait focaliser le mouvement spirituel inhérent à toute religion vivante. Sinon, l'idolâtre figé devant l'image sacrée, glisse dans l'intolérance et cultive des réactions hostiles. Pire : l'indifférence !

Le secret messianique préserve la messianité et la divinité de Jésus d'un dévoilement expéditif. Vite fait, on explique ! Voilà l'erreur pédagogique : coller une étiquette sur le prophète de Nazareth (Dieu ou Messie). L'Église refuse cette immédiateté de la réponse, pas à pas au contraire, elle guide l'apprenti chrétien vers l'expérience personnelle du Verbe divin. Au bout de ce chemin, qui peut être long, le témoignage arrive : « Oui, Jésus est vivant, j'entends sa voix, je déchiffre sa Parole, et ma vie se transforme ». Tel est le fondement de la maison humaine, bâtie sur ce roc invisible qu'est le Dieu vivant du Symbole des Apôtres.

Le langage de l'Église permet à chacun de se libérer du monopole de la culture technique par laquelle chaque mot a un sens précis dans les rouages écrasants de la société de consommation. En Église, c'est Dieu, le Transcendant, qui se consomme !

## D. Épilogue

Ce n'est pas une conclusion, car la vie nous appelle, l'amour nous attend.

La maladie de notre humanité que Dieu désire guérir, est le fondamentalisme qui prive l'homme de toute liberté et engendre la violence. Nicodème, vainqueur du monde extérieur, mais ignorant de sa maladie spirituelle, symbolise bien une humanité sympathique, mais en grand danger.

Dans ce contexte d'un déchaînement possible de la violence animale, Dieu se révèle amour, il s'ouvre à sa créature. Quand il met au monde son Fils, il se sépare d'une partie de Lui-même comme une femme qui enfante<sup>30</sup>. Le Père devient Mère. Son Fils, auquel nous nous attachons, nous sauve du mal et de la mort. Devenue chair, la miséricorde divine nous parle comme elle n'avait jamais parlé jusqu'ici. L'esprit humain comprend l'Esprit divin, et c'est Noël pour le monde entier. La parabole du Bon Samaritain résume bien en deux ou trois tableaux, les grandes images bibliques de ce Dieu bien vivant qui se fait le prochain de l'homme blessé.

Le Créateur d'en haut est l'Auteur principal de cette guérison, qu'on appelle aussi conversion pour souligner le changement de direction d'une humanité malade de son manque d'amour. Et pour éviter à l'être humain de se croire capable de se guérir lui-même en multipliant des explications éducatives ou des promesses politiques, la règle de l'arcane pourrait bien être, aujourd'hui, plus nécessaire que jamais. Sera-t-elle prise en compte dans le projet de la *nouvelle évangélisation*, sujet du dernier synode romain » ?

---

<sup>30</sup> Les juifs évoquent ce *tsim-tsoum* (littéralement : dilatation-rétractation) pour la Création, les chrétiens le dupliquent pour l'Incarnation : nouvelle Création.

## E. Annexes

(1) Il s'agit du nouveau centre pharisien installé à Jamnia au bord de la Méditerranée après la destruction du Temple de Jérusalem, et qui imposait à tous les juifs une législation nouvelle.

(2) Saint Augustin termine son sermon (Tractatus XII, 10-11) avec le Serpent d'airain (Nb 21,6-9).

« Que représentent les serpents qui mordent ? Ils évoquent les péchés qui proviennent de la mortalité de la chair. Et quel est le serpent qui est ici élevé ? Le Seigneur mort en croix : en effet, comme la mort est venue par le serpent, elle a été figurée par une effigie de serpent. La morsure du serpent donne la mort, mais la mort du Seigneur donne la vie.

On regarde le serpent pour que le serpent n'ait plus aucun pouvoir.

Qu'est-ce à dire ? Pour que la mort n'ait plus aucun pouvoir, on regarderait la mort ?

Mais la mort de qui ? La mort de la Vie, si on peut parler de « la mort de la Vie ». Comment peut-on dire cela : quelle expression merveilleuse !

Ne faudrait-il pas dire ce qui a dû se faire ? Hésiterais-je à dire ce que le Seigneur a fait pour moi ? Le Christ n'est-il pas la Vie ? Et pourtant le Christ a été crucifié. Le Christ n'est-il pas la Vie ? Et pourtant le Christ est mort.

Mais dans la mort du Christ la mort a trouvé la mort, parce que la Vie, frappée à mort, a tué la mort. La plénitude de la Vie a englouti la mort, la mort a été anéantie dans le corps du Christ. C'est ce que nous dirons, nous aussi, à la résurrection quand, déjà triomphants, nous chanterons : *Mort, où est ta puissance ? Mort, où est ton aiguillon (1 Co 15,55) ?* »

### III. Troisième et quatrième conférences sur le symbole

#### A. D'où vient le Symbole baptismal et où nous conduit-il ?

Nous répondrons : le Symbole vient de la Bible et nous conduit en Dieu. Nous verrons comment les saintes Écritures sont à l'arrière plan, en une sorte de filigrane de la formule de foi sous sa forme trinitaire : *Je crois en un seul Dieu, dans le Père et dans le Fils et dans le saint-Esprit*. Cette triple entrée en Dieu demande **des éclairages bibliques d'ordre spirituel** qui unifient la Bible en Dieu.

À l'origine, (en latin), le Symbole se compose de deux phrases : la première, très longue, s'ouvre avec ces mots *Je crois en un seul Dieu...* et se clôt avec *l'Église une, sainte, catholique et apostolique*. La seconde phrase, très courte, évoque l'expérience de notre vie dans un temps qui nous emporte en Dieu au-delà de ce que nous sommes aujourd'hui. *La Résurrection des morts et la vie du monde à venir* (vie éternelle) en sont les maîtres mots. Comment ces deux phrases s'articulent-elles ensemble ?

**Le plan** est simple : nous suivrons pas à pas le déroulement trinitaire de la première phrase du Symbole. Nous devons chercher ensuite le rapport de la phrase finale avec l'ensemble du *Credo*.

#### B. Dieu, le Père, mon commencement

Pour déchiffrer la formule de foi, la connaissance des Saintes Écritures est d'emblée indispensable. En effet « qui ignore la Bible, ignore le Christ », écrit saint Jérôme. Il ne faudrait surtout pas enfermer les mots du texte dans le monde visible et objectif puisqu'il vise à nous faire entrer en Dieu. Cela supprimerait la portée spirituelle de la formule de foi. Les mots du Symbole portent en eux une dimension divine appelée à éclairer la vie quotidienne : tirés de la Bible, leur sens se révèle dans la prière biblique de l'Église.

Le Symbole s'ouvre avec cette phrase qui n'en finit plus : *Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible., etc..*

##### a. Pourquoi « le Père » ?

Cette phrase d'ouverture doit se comprendre à partir de la première phrase de la Bible. *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'Esprit de Dieu planait sur les eaux...*

Ces premières images du Livre doivent s'enranger en nous, retenons-les. Toutefois, cette traduction de l'hébreu est incorrecte, Origène le signalait déjà au troisième siècle. Pour lui et d'autres Pères de l'Église, le mot « commencement » ne dit pas seulement un début, le premier temps d'une chronologie. Il faudrait traduire : Dans Commencement, Elohim (Dieu) *créa les cieux et la terre...* Ce **Commencement**, mérite majuscule, il est Dieu qui s'approche d'une terre vague et vide encore non éclairée. Avant l'événement, le *cosmos* n'existait pas. En bas, ce n'était que matière informe, masse sans vie. À Lui seul, Dieu *créa* l'événement quand il s'avance vers ce lieu où nous apparaîtrons. Sa seule Présence fait être le noyau vivant de ce qui existera. L'Être divin créa la vie où elle n'existait pas : Dieu est Vie ! Il sème dans l'inerte matière *terre (adama)*, une *graine* minuscule, une semence éternelle.

La Bible révèle la raison pour laquelle le *Credo* donne à Dieu le nom de **Père**. Pourquoi aussi ce *Credo* nous invite à passer en Dieu pour sortir du vide et de la mort, et commencer à vivre en Dieu.

Le Père (ce géniteur divin) se présente comme le vivant commencement de l'existence humaine. Nous

aurons à comprendre comment ce vivant Commencement des Écritures devient en nous le point de départ de notre humanité. En naissant, tout homme devient enfant de Dieu. Tout être humain vient à l'Être en recevant sa *semence* divine. Cette petite graine deviendra une *âme spirituelle* qui, un jour, pourra lever les yeux au ciel. Au fil des jours, le mortel sera capable de balbutier le sens de sa vie.

**Le Baptême**, associé à l'initiation biblique, ne fera que confirmer l'âme divine de chaque personne nourrie de la prière biblique et liturgique de l'Église. Ainsi, le Commencement biblique se renouvelle à chaque naissance et se confirme à chaque Baptême. L'apôtre Paul (Rm 8,15) résume cette « divinisation » sacramentelle quand il explique à des baptisés adultes : *Nous avons reçu un esprit de fils adoptifs, et nous nous écrions : Abba* (c'est-à-dire "le Père " absolu !<sup>31</sup>). Ainsi, je crois dans le Père !

### **b. Pourquoi donner à Dieu un nom pluriel ?**

*Elohim* créa les cieux et la terre. *Elohim* est le pluriel de *Eloha*, être céleste. Le radical « *el* » annonce la divinité, il apparaît dans le nom des anges : Michel, Raphaël, Gabriel... et aussi dans le mot *Allah*. Ces noms disent le Dieu qui agit, ils expriment l'action du Très-Haut pour les humains créés du ciel.

L'auteur biblique utilise ce mot *Elohim* pour dire Dieu, car il sait combien les langues et les cultures donnent à Dieu différents noms, alors qu'il s'agit toujours du même et unique Dieu, de la même vivante et invisible Transcendance : le Père ! Cette **unicité** divine est exprimée par les nombreuses étiquettes que nous collons sur Dieu, mais ces étiquettes ne sont pas Dieu. L'attachement au langage religieux, l'idolâtrie – nous le savons – produit les guerres de religion, une terrible et stupide violence humaine.

On pense parfois que la connaissance de la religion de l'autre devrait produire paix et fraternité. Mais Dieu se situe très au-delà de nos langages humains. Nous disons liberté, égalité, fraternité, bonté, paix, etc., mais dire ces mots que nous disons ne font pas descendre Dieu en nous, ce ne sont que des idées qui vont et viennent en nos esprits. Les bienfaits qu'ils évoquent viennent de Dieu, encore faut-il les lui demander. Sans la foi et la prière, la crispation idolâtre sur les langages de la religion et de la morale ne fait pas entrer l'homme en Dieu. Voilà pourquoi le Symbole nous invite à entrer en Dieu pour aller chercher là-haut les valeurs essentielles de notre humanité. Chercher amour et justice en ce Père qui nourrit nos âmes. Alors la jungle humaine recule en une humanité qui découvre l'invisible Dieu unique.

Mais qui est Dieu pour pouvoir entrer en Lui ? Si le Père est inatteignable, transcendant comme on dit, comment entrer en Dieu ? Sa transcendance absolue nous interdit de nous faire une image de ce qu'il pourrait être. Nul n'a vu Dieu, et nul ne peut le voir. Le premier pas du *Credo* nous invite à croire sans voir Celui qui est notre Commencement à tous. Nous allons maintenant préciser comment le Très-Haut, Esprit invisible, s'approche de nous. Croyons d'abord, et écoutons la suite...

### **c. Terre et cieux bibliques, images à double sens ?**

C'est le Symbole : Dieu est le **Créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible...** Nous ne savons pas créer à partir de rien, nous fabriquons<sup>32</sup> avec de la matière. La foi nous demande d'accepter cette inexpérience. En revanche, la terre nous appartient, corporelle, visible et tangible, mais les cieux bibliques nous échappent, car ils ne sont pas la stratosphère avec ses nuages, ils sont l'Au-delà !

Ces cieux mystérieux évoquent **l'Invisible** qui se révèle dans la vie spirituelle et la prière. Le langage biblique et liturgique de l'Église porte en lui le Dieu inatteignable. Ce langage n'est pas de même nature que celui de la vie quotidienne. Alors l'Église initie les croyants à entrer dans le sens spirituel

<sup>31</sup> Et non l'émotionnel papa, comme on dit parfois.

<sup>32</sup> Le verbe hébreu *bara*, distinct de *assa* (faire), n'a pas d'équivalent français. Mot rare et précieux, c'est l'acte de Dieu.

des images bibliques. Quand les apprentis chrétiens (catéchumènes) parlent la Bible au niveau spirituel, jusque dans la prière, c'est pour entrer en Dieu (Gal 6,6). Chaque figure biblique dit à la fois notre terre visible et le ciel invisible. Prendre la Bible *au pied de la lettre* et ses images au bas mot nous interdirait l'accès au *Credo*.

Nous commençons par changer sa tête en l'ouvrant à la poésie biblique, à l'harmonie des Écritures. Dieu alors s'approche et nous élève en Lui. Les figures bibliques *cieux et terre*, images accolées, nous orientent vers *l'au-delà* quand elles sont parlées et priées à ce niveau spirituel. La Révélation de Dieu en l'homme impose une sérieuse initiation au langage biblique-symbolique de l'Église. Dieu fait le maximum, et l'être humain est actif, il améliore son art poétique, cultive sa finesse d'intelligence.

#### **d. Lumière et ténèbres, encore images à double sens ?**

Poursuivons le récit de la Création pour que le Symbole s'éclaire : *La terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux. Dieu dit alors : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut. Dieu sépara la lumière et les ténèbres [...] Il y eut un soir, il y eut un matin : jour UN !*

*Lumière et ténèbres* clignotent en nos cœurs de la terre au ciel. Ces images bibliques descendent en nous, elles nous conduiront au-delà d'elles-mêmes. Par elles, nous entendrons la poésie du texte et percevrons tel ou tel aspect de la transcendance divine. Nous les parlerons, nous les dirons dans la prière, et des sens spirituels viendront nous réjouir. Nous les goûterons dans le Symbole.

*Lumière et ténèbres*, comme les mots *ciel* et *terre*, disent à la fois le monde physique et le monde d'en haut. Ces deux niveaux de parole sont liés l'un à l'autre, parce que la signification spirituelle s'enracine dans l'expérience humaine. Au premier degré des mots, nous savons ce qu'est être dans le noir, ou être éclairé. Il nous reste à découvrir ce que sont les ténèbres spirituelles et ce qu'est la lumière divine. Ainsi notre *terre*, qui est *vague et vide* au départ, se remplira de Dieu et de sa transcendance.

Si la Bible dit que *Dieu sépara la lumière et les ténèbres*, ce n'est pas pour décrire une réalité physique d'ailleurs assez étrange. Ces deux images bibliques semblent en effet évoquer deux entités qui s'opposent et se battent. Dieu séparerait deux adversaires qui s'accrochent l'un à l'autre. À moins que, par cette formulation énigmatique, l'auteur biblique nous introduise dans un nouveau sens du couple « *lumière-ténèbres* ». Il soulignerait la Transcendance de la Réalité divine par rapport à notre nature humaine. C'est ainsi que les Pères de l'Église faisaient jouer le texte biblique. Pour eux, cette lumière était incréée, elle était d'emblée divine.

Avez-vous compris ? Faites un instant silence pour accueillir en vous cette « lumière » qui vient de Dieu.

#### **e. Avant la science, Dieu-réalité ?**

Nous sommes obscurément tentés de penser Dieu comme une personne humaine qui parle en notre cœur et à qui nous répondons. Nous imaginons Dieu à notre image. En fait quand le Symbole distingue les deux niveaux visible et invisible, il nous invite à ne pas plaquer trop vite nos images terrestres sur la divinité objectivement inconnaissable. Arrêtons-nous et demandons *la lumière du ciel*.

Si nous imaginons Dieu avec nos yeux de chair, nous risquons de le confondre avec notre moi, ou notre émotion du moment. Dieu serait notre sentiment, une manière de dire notre psychisme.

Il faut éviter de s'imaginer Dieu comme un homme, une sorte de super-homme. Pour limiter cette dérive, les chrétiens ont repris une vieille prière juive, le *qaddish*, qui est la prière des morts dans le judaïsme actuel. Cette prière, le Notre-Père, rappelle la transcendance de ce Dieu *qui est aux cieux*, Réalité hors de laquelle la foi chrétienne se réduirait à une simple morale et la catéchèse de l'Église à un humanisme athée comme le Père de Lubac l'a bien montré<sup>33</sup>.

Pour éviter cette grave confusion entre Dieu et l'homme, le Symbole nous renvoie au *Commencement* biblique quand Dieu s'avance et crée le *cosmos* à partir de rien (*ex nihilo*). D'emblée, la divinité se présente comme la Réalité fondamentale de toute vie humaine, une Réalité « humanisante » qui dépasse largement *la terre* que nous connaissons. Mais ce *ciel* divin reste invisible à nos yeux de chair alors qu'il est sans doute plus réel que l'objectivité minérale et biologique, dont la science s'occupe. Dans la foi biblique du *Credo*, l'univers se tiendrait donc en Dieu, mais la science ne peut pas le dire, au nom de son objectivité. Le *Credo* complète la science !

Dans la foi, *ciel* invisible et *terre* visible se situent face à face depuis le *Commencement* où se crée l'univers humain. Les mots *visible et invisible*, évoqués au début du Symbole, structurent toujours notre humanité, ils sont en vis à vis dans chaque être humain. Malheureusement, nos sciences humaines modernes ne s'intéressent qu'au corps et à son psychisme, elles pensent laisser *le ciel* à un mysticisme irrationnel<sup>34</sup>. Dieu n'est plus pensé, il devient une hypothèse, une idée comme une autre, une banalité. Le Symbole rappelle alors la révélation biblique et la foi chrétienne qui l'explicite.

#### **f. Comment Jésus reste-t-il un homme comme nous ?**

Quand Marc mentionne les *quarante jours* du Seigneur au *désert*, il évoque la relation personnelle que Jésus (homme) entretient avec la Réalité céleste : *Il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient* (Mc 1,13). Phrase énigmatique ! L'évangéliste dirait-il que *le ciel* nourrissait Celui qui s'était plongé dans la féroce jungle d'en bas, un monde vide de Dieu ? L'image biblique du *désert* symbolise, nous le verrons plus loin, l'intériorité humaine où Dieu voudrait descendre.

L'évangéliste Jean est plus précis que son collègue Marc : il cherche à se représenter Dieu en l'homme tout en préservant la Réalité d'en haut qui se tient hors de l'homme pour nous nourrir. Dans son récit, Jésus dit : *Le Père est en Moi et Je suis dans le Père* (Jn 10,38). D'une part, le Père agit en Jésus tout en restant là-haut. Il produit dans le corps de Jésus, le dynamisme divin, l'amour qui vient du *ciel*. Nous verrons que le Père se communique par l'Esprit-saint. D'autre part, Jésus réside dans le Père, il y puise sa belle humanité et la vérité de sa relation aux autres<sup>35</sup>. En l'homme Jésus, *ciel et terre* restent face à face. Le fils de Marie est animé par l'enthousiasme soufflé en lui par le Père. Ses sentiments plongent leurs racines en Dieu, mais Dieu reste Dieu. Jésus vit au quotidien un rapport étroit à la Réalité céleste, il est même présenté par Jean comme le prototype de l'homme nouveau désiré par le Créateur<sup>36</sup>.

Avant d'aller plus loin dans notre lecture du Symbole, voyons si, pour vous, le tout début de la Bible éclaire bien les premières lignes du Symbole ? Le face à face *terre visible et ciel invisible* correspond-il pour vous à une réalité essentielle de votre être ? Faites-vous cette expérience ?

<sup>33</sup> H. de Lubac *Athéisme et sens de l'homme*, Cerf, 1968

<sup>34</sup> Descartes, au XVII<sup>ème</sup> siècle, fonde sa philosophie rationaliste sur l'opposition visible-invisible. Pour lui, la liberté consiste à trier dans un panier de pommes les fruits sains des pourris. Tous ces fruits représentent les traditions du passé. Certaines, les visiblement saines, représenteraient le vrai, les autres incompréhensibles seraient à rejeter.

<sup>35</sup> Dans le théologique quatrième évangile, Jésus répète souvent le mot « vérité » : *en vérité en vérité*. En redoublant ce mot, l'évangéliste associe l'humanité du Maître à sa divinité. Associe mais ne confond pas.

<sup>36</sup> L'évangéliste le dira explicitement en Jn 17,22-23.

## C. Dieu et Fils. Dieu parle et Il me parle

### a. Pourquoi Dieu se dédouble-t-il en Père et Fils ?

Le Symbole, traduit du latin, est coupé par un second *je crois* ajouté par le traducteur français<sup>37</sup>. Ce second « *je crois* » ne fait que reprendre le premier « *je crois en Dieu* » qui ouvre le *Credo*. Cette incise ne doit surtout pas arrêter le dynamisme de la phrase : c'est le même Dieu qui s'explique, c'est la même foi qui se précise : *Je crois en Dieu... en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Il est Dieu, né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré non pas créé, de même nature que le Père, et par Lui tout a été fait...*

Dans le mouvement du texte, Dieu, le Fils divin redouble le Père-Réalité. Alors une différence s'introduit en Dieu. Le Fils qui naît du Père n'est pas père, il assure un autre rôle, celui de fils au sein de la divinité. Mais en Dieu, il n'y a ni corps, ni sexe (Mt 22,30). L'engendrement du Fils n'est pas biologique mais spirituel, il participe de la Réalité divine, il la structure de cette façon (trinitaire) bien avant qu'il ne se fasse homme. Mais sans ce dédoublement originel, la séparation du Père et du Fils réalisée lors de l'Incarnation, n'aurait pas pu se faire. L'incarnation aurait-elle été prévue d'avance ?

Dans les préparatifs de la Création, avant le « *Commencement* », seul Dieu existe. Ainsi avant même que ne commence le processus de Création, une sorte de répartition des tâches apparaît en Dieu. Pour devenir Créateur, l'Être divin se modifie. Dieu serait comme sorti de Lui-même, tout en restant Lui-même. Il lui fallait mettre son Image à distance de son Être de Père originel. On peut difficilement se représenter ce mouvement qui prépare l'opération « Création » et permettra l'opération « Incarnation »<sup>38</sup>.

Alors que **le Père** est protégé<sup>39</sup>, **le Fils** a mission d'introduire la Réalité divine – l'amour – dans la réalité d'en bas. Le Père transcendant restant à distance, le Fils pourra risquer de s'approcher de l'homme en se transformant pour ne pas détruire sa créature fragile (Ex 33,20).

### b. Comment peut-on voir Dieu comme un homme ?

Depuis l'événement « *Commencement* », le Père est en haut, alors que le Fils se préoccupe de la vie divine dont les gens d'en bas ont un besoin vital. Mais les créatures, ignorantes de Dieu, n'en ont pas conscience. D'ailleurs, elles imaginent Dieu à leur image. Cet anthropomorphisme naturel nous enferme dans notre nature mortelle. La mort demeure alors la fin d'une vie horizontale et sans avenir.

Et pourquoi les choses changeraient-elles quand le Fils s'incarne ? Nous voyons en lui l'homme, pas forcément Dieu ! En bonne logique spatiale, on se dit : Dieu est Dieu, l'homme est l'homme comme un chat est un chat. Seule l'inspiration divine a la puissance d'éclairer en nous la dimension céleste d'un Jésus présenté par Pilate comme l'Homme dont le Royaume est ailleurs (Jn 19,5).

Ainsi l'être humain, prisonnier de sa logique positive, peine-t-il à voir le Père dans le Fils incarné<sup>40</sup>. Ou bien Jésus est Dieu, ou bien il est homme. Et même, pour certains croyants, prendre Jésus pour Dieu serait une faute de logique, voire une transgression du commandement de Dieu : *Tu ne te feras aucune*

<sup>37</sup> Le texte français ajoute quatre « *je crois en* ». Il dogmatise. La traduction anglaise n'ajoute rien, elle respecte l'original. Le *Credo* italien en ajoute seulement trois pour éviter de confondre l'Église avec Dieu (ne pas dire « je crois en l'Église » comme « je crois en Dieu »).

<sup>38</sup> La logique de l'espace géométrique n'est pas celle de la Réalité divine.

<sup>39</sup> Cf. le premier texte d'Irénée mis en annexe.

<sup>40</sup> Paul évoque ce risque quand il écrit : *Le Christ...qui n'avait pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous afin que nous devenions justice de Dieu* (2 Co 5,21). Jésus n'a pas hésité à se mêler aux pécheurs jusqu'à mourir entre deux brigands. Combien l'ont confondu avec un bandit, et ils ne peuvent pas voir Dieu en Lui ! Ils en restent au Père.

*image sculptée qui ressemble à ce qui est sur la terre ici bas (Ex 20,4).*

C'est pourquoi le Symbole de foi insiste tant au départ sur la divinité du Fils avant même qu'il ne s'incarne en Jésus, avant même qu'il ait pris *la condition de serviteur en devenant semblable aux hommes* (Ph 2,7). **Jésus-Christ** est le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Il est Dieu, né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu, engendré non pas créé, de même nature que le Père, et par lui tout a été fait...

Mais cette insistance bien compréhensible du Symbole sera-t-elle suffisante pour donner la foi ?

### **c. Quel est le rôle du Fils ?**

Côté ciel, nous avons vu les deux raisons du dédoublement divin du Père et du Fils : préserver la transcendance du Père, et maintenir avec le Fils le contact avec une humanité fragile. Au fil des siècles, la mission du Fils sera d'accompagner la croissance spirituelle des créatures, d'abord en s'approchant de l'homme et en lui parlant, puis en s'incarnant en notre humanité.

Ces deux périodes de l'histoire biblique sont orientées vers le sauvetage d'une Création située d'emblée hors de Dieu, sur une *terre vague et vide*. L'humanité libre mais fragile doit être accompagnée, guidée de l'intérieur vers sa destination ultime : le Père. C'est dans cette ligne biblique que le Symbole introduit l'Incarnation du Fils, et en précise la raison :

*Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel... et s'est fait homme.*

Mais le Symbole ne nous dit rien sur la faiblesse de la créature et sur sa fragilité. Il faut se reporter au deuxième jour de la Création, et s'interroger sur l'étonnante « séparation des eaux ».

**Elohim** commande : « *Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, qu'il sépare les eaux d'avec les eaux [...] les eaux qui sont sous le firmament d'avec celles qui sont au dessus du firmament. Et Dieu appela le firmament « ciel »* (Gn 1,6-8). Véritable tableau, la séparation des eaux introduit une nouvelle image qui va traverser toute la Bible : celle des eaux, mot qui est au pluriel en hébreu.

La scène est simple : au dessus du tableau, ce sont *les eaux d'en haut* ; au dessous, ce sont *les eaux d'en bas*. Au centre, *le firmament* sépare les deux masses liquides.

On imagine qu'avant cette séparation, *les eaux* formaient ensemble une masse unique, mais le firmament est venu séparer *les eaux* les unes des autres. Selon son étymologie, le firmament est une substance ferme, une sorte de digue solide, ou une espèce de couvercle qui interdirait aux eaux d'en haut de se déverser dans celles d'en bas, assurées ainsi d'une protection efficace.

Dans l'antiquité, on ignorait le système solaire et les galaxies, on imaginait la terre plate et protégée d'un déluge éventuel par un plafond solide qui retenait au ciel une masse liquide menaçante. On en sourit aujourd'hui. Le sens littéral du texte biblique est devenu absurde.

Mais l'essentiel de la Révélation se tient dans le sens spirituel, dans ce que l'auteur, homme de foi, laissait entendre. Voici ce sens caché : en haut, au dessus du firmament nommé *ciel*, se tiendraient les invisibles eaux claires et limpides de la divinité. En revanche, les eaux boueuses et tumultueuses de la terre se situeraient sous le firmament. Et tout en haut serait le *Dieu tsabaot*, mot hébreu qui évoque une multitude de vivants, pas forcément une armée. En bas, vivrait notre humanité livrée à elle-même, qui s'écoule, jour après jour, dans la mort.

Au centre, le firmament évoque le rideau de la mort qui nous interdit de connaître l'au-delà et nous condamne à ne pas savoir, ni prouver Dieu, mais à croire en Lui<sup>41</sup>. Nous devons bouger, lever les yeux

---

<sup>41</sup> Cf. aussi Lc 16,26.



et monter vers le Père. *Venez et voyez* dit Jésus à ses premiers disciples<sup>42</sup> (Jn 1,30).

L'Ange de l'Apocalypse de Jean nous révèle alors le sens existentiel de cette métaphore cosmique : *les grandes eaux sont des peuples, des foules, des nations et des langues* (Ap 17,15). Nous sommes donc les eaux d'en bas.

La mission du Fils dans le Symbole ne peut se comprendre que référée au second jour de la Création, pour être décryptée quelques siècles plus tard. Le Père règne en haut, la mission du Fils est de faire monter la basse humanité vers l'amour et la justice en respectant sa liberté. Le Fils est descendu du ciel *pour nous les hommes et pour notre salut.*

#### **d. Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme libre ?**

En se dédoublant, Dieu ne s'est pas contenté de protéger sa transcendance de Père, ni de favoriser l'action créatrice du Fils. Le dédoublement de Dieu devrait permettre aux humains de devenir libres. Plus que cela, elle leur apporte la possibilité de monter en transcendance, d'aller vers Dieu en référant leur existence mortelle à la Réalité divine. Nous, *eaux d'en bas*, sommes invités à nous élever vers la justice et l'amour de l'autre quel qu'il soit. En accueillant une « vraie » Transcendance<sup>43</sup>, nous cherchons à donner un sens divin à notre existence mortelle. Tel serait le salut selon la Bible et le Credo.

Si l'être humain avait directement été créé en Dieu, il aurait été aussitôt englué dans la puissance d'amour du Père et n'aurait pas pu choisir librement sa voie et sa foi. En revanche, apparaissant en bas, hors de Dieu, libéré d'une contrainte paternaliste, la créature peut choisir de son plein gré entre deux directions opposées : la *voie de la vie* (éternelle) ou *celle de la mort* (Mt 7,13 & Dt 30,15 ss). Ce sera l'une ou l'autre au fil d'un long combat spirituel. Le baptisé opte pour le chemin du ciel en devenant capable de contempler et de suivre la vivante Image du Fils incarné. Le Fils est le phare évangélique qui nous oriente vers Dieu. *Quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé !* (Rm 10,13).

Si les chrétiens identifient le *Commencement* biblique au dédoublement du Père et du Fils, les juifs, dont nous avons hérité de la culture biblique, imaginent l'apparition d'un espace vide au cœur de la Réalité divine. D'après eux, Dieu se dilate, puis se contracte en lui-même (*tsim-tsoum*)<sup>44</sup>. La *terre vide et vague*<sup>45</sup> (Gn 2,2), *terre* non maîtrisée par *Elohim*, apparaît hors de Dieu. Sur cette *terre*, notre *terre*, un être libre, non écrasé par la puissance d'amour, peut advenir en liberté... Ainsi les juifs, méfiants des religions païennes, insistent sur la liberté de l'homme. Pour eux, comme pour nous, le véritable amour est libre. Pour tous les fils d'Abraham, la *voie de la vie* doit être recherchée, choisie et voulue<sup>46</sup>.

Sur cette *terre vide et vague*, le Fils, Verbe du Père, est descendu créer *Adam*. Mais cet *Adam*, autonome, laissé à sa responsabilité, est faible comme un enfant. L'écorce de son âme est fragile : elle craque devant les tentations : *c'est la chute d'Adam !* Les juifs parlent de *la brisure des écorces*, ils évoquent la fragilité des *vases de terre* que nous sommes. Les écorces sont nos corps.

Mais le Fils, dédoublé du Père, respecte la liberté de tous en connaissant nos difficultés pour les avoir vécues lui-même. Créateur invétéré, Parole du Père, le Fils cherche à parler avec chaque créature en respectant les différences mentales, linguistiques, culturelles et religieuses. Il vient en l'âme de chacun.

<sup>42</sup> C'est une phrase talmudique.

<sup>43</sup> C'est-à-dire une transcendance qui nous sort du cosmos et nous prépare à la Résurrection de la chair.

<sup>44</sup> Sur le *tsim-tsoum*, cf. Marc Alain Ouaknin, *Tsimtsoum. Introduction à la méditation hébraïque*, Albin Michel, 1992.

<sup>45</sup> Souvent traduit par *tohu-bohu*, en reprenant les mots hébreux.

<sup>46</sup> Cette convergence entre juifs et chrétiens sur l'importance de la liberté de l'homme, vient sans doute des débats ont eu lieu entre juifs pharisiens et juifs chrétiens au second siècle. L'accord sur la liberté se doublait d'un désaccord profond sur l'identité de Jésus de Nazareth.

### e. Comment la Parole porte-t-elle la liberté ?

Le Créateur savait la fragilité d'Adam. La communication verbale avec sa créature était le moyen de pallier cette faiblesse congénitale. Dans le second récit de la Création, juste après la chute, on voit le Créateur appeler *Adam* et s'entretenir avec lui et sa compagne<sup>47</sup>. Il fait prendre conscience au couple de ce qui lui arrive et de l'avenir difficile qu'ils auront à vivre jusqu'à la fin des temps. Situé hors de Dieu, ils seront toujours confrontés à un monde hostile où la violence peut éclater à tout moment (Gn 3,8-23). La chute d'*Adam* n'est pas une faute morale, c'est une péripétie que Dieu attendait et qui se perpétue. C'est une étape par laquelle nous passons tous<sup>48</sup>. Nous sommes tous *Adam* à l'âme féminine.

Dans le récit biblique, Dieu n'impose aucune punition, ni aucune condamnation. Tout juste peut-être un accent de reproche quand le Seigneur demande à *Adam* de s'expliquer sur sa transgression (Gn 3,9-11). Puis, dans le récit, le Créateur éloignera le couple de *l'Arbre de la Vie* éternelle, pour que son existence ne devienne pas un enfer définitif (Gn 3,22).

Le Dieu biblique est donc Parole, c'est un communicant ! Juifs, chrétiens et musulmans, nous écoutons la Parole de Dieu au-delà de nos saintes Écritures. Adeptes d'une religion révélée, Dieu nous parle par l'intermédiaire d'un Texte saint. L'homme, *créé à l'Image et à la ressemblance de Dieu*, est aussi un parlant. Ainsi les fils d'Abraham sont plus des gens de la parole que des gens du Livre. D'où ce sens spirituel : nous sommes appelés à devenir des personnes de parole, fidèles à nos promesses. Nous nous nourrissons de Dieu et nous nous transformons en découvrant la profondeur divine de nos saintes Écritures. Certes, le fondamentalisme violent a toujours existé en nos trois religions, mais Dieu veille à l'avenir commun de notre humanité.

Pourquoi, dès le commencement, le Créateur s'est-il fait parole ? Dieu a parlé, pour créer le monde. Depuis il ne cesse de parler car la Création continue. Non seulement la parole donne une consistance divine à l'être humain, c'est elle qui nous rend libre. Notre liberté grandit à force de paroles, de débats et d'échanges. Le Fils aurait pu créer le monde dans le silence absolu d'une pensée divine qu'il aurait imposée. Mais grâce aux paroles entendues, nous connaissons le projet de Dieu, nous savons son amour infini et son appel à une justice universelle. Nous sommes ses associés car, pour agir efficacement, Dieu a besoin sur terre d'un homme de foi et de parole.

Mais l'accès à la Parole de Dieu demande du temps. Le contact n'est pas immédiat puisque les Écritures n'ont ni la précision, ni l'exactitude d'un texte de loi. Une image biblique n'est pas un concept, elle s'interprète. Il faut donc des délais pour apprécier, *goûter et voir combien le Seigneur est bon* (Ps 34,9).

Les figures symboliques des Écritures ont une portée spirituelle, elles portent la Parole de Dieu. Pour

---

<sup>47</sup> Est-ce seulement la femme charnelle, ou est-ce aussi l'âme spirituelle qui accompagne tout être humain ?

<sup>48</sup> Juifs et chrétiens ont noté qu'à ce point du récit de création, quand Dieu commence à parler à l'homme, le nom de Dieu est curieusement doublé : *Adam et sa compagne entendirent la voix d'Adonai-Elohim*. *Adonai* s'est joint à *Elohim*. (Gn 3,8). **Pour les juifs**, ces deux noms expriment deux aspects de Dieu, deux manières différentes de l'imaginer : tantôt l'amour d'en haut (avec *Adonai* qui est le nom de Dieu donné dans la prière), tantôt la rigueur de vie et le devoir (avec *Elohim* qui impose à tous les mêmes lois terrestres). Il s'agit du même et unique Dieu auquel est donné un nom différent dans des situations différentes. **Pour les chrétiens**, Dieu aurait bougé en Lui pour pouvoir transmettre son amour hors de Lui. Dieu est aussi l'Unique, mais il se serait organisé en Trinité pour assurer la communication de sa divinité. Trois actants, aux rôles différents, assurent alors l'ouverture de l'amour au monde. Ce ne sont plus seulement des noms différents, mais des actants aux tâches partagées au sein de la divinité. Lors de l'Incarnation, le Père reste en haut, et le Fils descend en compagnie de l'Esprit de sainteté qui nourrissait déjà l'âme de Jésus. Ce sont *les deux mains du Père* selon saint Irénée. À sa mort, le Seigneur remet cet Esprit au Père qui le renvoie sur les apôtres à la Pentecôte. Les chrétiens croient en une « *Trinité de personnes* » qui agissent ensemble, qui ne sont pas trois individus, mais trois actants en Dieu. *Adonai* est le Fils et *Elohim* le Père. Le Fils parle à tout homme que l'Esprit-Saint éclaire. On sent derrière ces deux approches de Dieu que juifs et chrétiens de l'antiquité ont longuement discuté, sans doute au second siècle à propos de l'Incarnation de Dieu.

entrer dans cette invisible Parole, les croyants mémorisent le texte saint, l'interrogent et se laissent interroger. Ils discutent, partagent et échangent jusque dans la prière. C'est ainsi que Dieu émerge du Livre et que notre parole produit la liberté humaine en une terre qui s'enrichit du ciel.

Est-ce un hasard que Jésus, Fils de Dieu, guérisse les *sourds* et donne la parole aux *muets* ? (Mc 7,32-37). Ne serions-nous pas ces sourds et ces muets souvent arrêtés au premier degré des mots, bloqués par nos ressentiments ? Alors un souhait évangélique, rapporté par Marc, nous atteint : *qu'il entende, celui qui a des oreilles pour entendre !* (Mc 4,9). Dieu nous le souhaite.

Pour conclure ce paragraphe sur la parole, écoutons le début de l'évangile de Jean : *Dans commencement<sup>49</sup> était la parole, et la parole était auprès de Dieu, et Dieu était la parole [...] Tout fut (créé) par elle, et rien ne fut sans elle. Ce qui était en elle était la vie, et la vie était la lumière des humains, et la lumière brille dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas saisie* (Jn 1,1-5). Ici, l'évangéliste ré-écrit à sa façon chrétienne le début de la Bible, il précise que **le Fils** est le **Verbe** divin écouté, chaque semaine, dans les synagogues, les églises, et sans doute les mosquées.

Les lectures bibliques sont proclamées dans la célébration eucharistique pour qu'elles soient paroles de Dieu en nous, puis paroles de Dieu dans le monde. Appartenant aux Écritures, ces passages bibliques sont lus avec chaleur et enthousiasme. On les écoute dans la foi, on les comprend en Dieu. On les entend comme étant vraiment la *Parole du Seigneur* – nous le disons après chaque lecture !

L'homélie, la prière universelle, la préface de la messe et les oraisons du jour se nourrissent aussi de cette même et invisible Parole de Dieu. Ainsi le Symbole nous demande-t-il de croire en Dieu, de vivre en Dieu et de prier en Dieu, pour répondre librement au Fils... Nous le faisons grâce au Fils, *par Lui, avec Lui et en Lui*. C'est l'immense mouvement du *Credo* qui nous emporte vers le *ciel... en Dieu*.

### **f. Le Christ, tournant de l'histoire ?**

*Elohim*, le Dieu pluriel, donna à l'humanité (*Adam*) la parole et la liberté de ses actes, mais un monde positif, qui ignore Dieu, neutralise la Transcendance, « chosifie » l'être humain, le condamne au mutisme, et sombre vite dans la violence. C'est ce que suggère la parabole d'Adam et Ève, écrite par des juifs qui avaient fait cette horrible expérience, quelques siècles avant notre ère<sup>50</sup>.

Les auteurs bibliques racontent la difficile cohabitation de Dieu et de l'humanité. Pendant des milliers d'années, le Verbe divin chercha à parler aux hommes. Comme dit saint Irénée, Dieu a dû s'adapter aux humains... Ainsi, avec Moïse, le Fils au nom imprononçable (YHWH) accompagna les esclaves qui fuyaient la tyrannie du Pharaon d'Égypte (ou d'ailleurs). Au Sinaï, événement qui suit la traversée de la mer, le peuple hébreu accepta les *dix commandements* ignorés des autres nations. Mais, plus tard, Israël n'écouta pas les prophètes et les catastrophes se sont enchaînées. Jérusalem tomba aux mains de Nabuchodonosor, le Temple brûla, et le peuple de Dieu fut exilé à Babylone. Heureusement, cinquante ans plus tard, Dieu pardonna son peuple, des juifs revinrent sur leur terre, reconstruisirent le Temple et retrouvèrent l'Alliance avec *Adonai-Elohim*.

*Israël* fut si préoccupé du respect de la loi divine qu'il mit « une haie » autour de l'Alliance ; il la protégea mais la garda pour lui sans trop se soucier des nations étrangères qui lui faisaient plein de misères. Sa supériorité spirituelle, aurait-elle aveuglé le peuple choisi qui a boudé ces *goïm* impurs ?

Dieu désirait en effet que l'amour et la justice soient vécus par tous les peuples de *la terre* en toutes les langues et cultures. Mais la Révélation biblique, venue du ciel, manquait encore d'un modèle humain

<sup>49</sup> *en arXè*

<sup>50</sup> Située après l'exil à Babylone, elle précède sans doute le récit de la Création en sept jours. Nous daterions volontiers cette introduction à toute la Bible, de l'époque grecque, au tournant du troisième siècle avant notre ère.

visible. Il lui fallait une Image claire du Créateur, capable d'être comprise du monde entier.

Dieu veillait ! Le Fils décida de se faire homme pour présenter au monde une telle image de ce qu'il est en vérité. On ne pouvait pas faire mieux : le Fils incarné en Jésus fut un humble prophète, un priant attentionné aux pauvres et aux exclus, il était clément et miséricordieux pour toute personne qu'il rencontrait. L'Incarnation divine caractérise la foi chrétienne, elle a été mise au centre du *Credo*.

Le Symbole, après avoir souligné la nature céleste du Fils, expose les mystères terrestres vécus par le Verbe divin. L'évangéliste Jean avait pris les devants en écrivant : *Nul n'est monté au ciel sinon Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel* (Jn 3,13). Jésus serait bien l'exemple de chair et d'os que Dieu propose à l'humanité, le guide à suivre, le révélateur de l'identité divine pour toutes langues et cultures. Quand Pilate présenta *le roi des juifs* à la foule déchaînée – *Voici l'Homme !* (Jn 19,5) – il présentait le champion du monde.

Nous sommes bien au cœur du *Credo*, les mystères s'égrainent : ... *pour nous les hommes et pour notre salut, il descendit du ciel. Par l'Esprit-Saint, il prit chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme. Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa Passion et fut mis au tombeau. Il ressuscita le troisième jour conformément aux Écritures, il monta au ciel, il est assis à la droite du Père. Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, et son règne n'aura pas de fin ...*

Ressuscité au ciel d'entre les morts, le Seigneur accompagne aujourd'hui les baptisés qui se nourrissent de la Parole divine et choisissent en toute liberté *la voie de la vie éternelle.* Écoutant l'invisible Parole, ils découvrent dans la prière l'Exemple parfait, le Modèle à imiter.

Au-delà de la foi des baptisés, le Fils reste Elohim, le Dieu pluriel de notre terre. Le Fils est Dieu né de Dieu, sa Réalité céleste accueille toutes les adorations humaines qui s'expriment en vérité. Il est le Dieu de tous les croyants du monde, qui adressent leurs prières au ciel. Le Créateur précède les religions.

En se donnant aux autres jusqu'à la Croix, Jésus (Dieu incarné) révèle l'infinie richesse de l'amour divin. *Il n'existe pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* (Jn 15,13). Jésus a donné sa mort. En échange il reçut la Vie éternelle qu'il avait lâchée par amour. L'esprit du prophète n'était pas juridique. Fils de Dieu, il ne dépendait pas de la positivité ambiante : il était l'amour incarné. Il regardait avec compassion tous les êtres humains, bien au delà de la moralisation religieuse.

Être humain, homme véritable malgré son origine divine, il a été un vase d'argile fragile, mais qui contenait le *trésor caché dans le champ des Écritures* (Mt 13,44). Paul, l'imitateur du Maître, en témoignait aux Corinthiens : *nous portons ce trésor dans des vases d'argile pour que l'incomparable puissance de Dieu soit (perçue venant) de Dieu et non de nous. Pressés de toutes parts, nous ne sommes pas écrasés, ne sachant qu'espérer mais non désespérés, persécutés mais non abandonnés, terrassés mais non anéantis...* (2 Co 4,7-9). Le Symbole conduit à cette éthique du Christ.

Le juif Jésus la pratiquait. Il vivait intérieurement les récits du Premier Testament, il les avait médités du point de vue de Dieu et de l'Alliance. Il se retrouvait bien en Dieu. N'était-il pas le Fils ? Il comprenait de l'intérieur la longue histoire d'amour que tissaient ensemble le Créateur et ses créatures. N'était-il pas le Fils ? Il l'était, et le reste toujours. Il est *le Témoin fidèle* de l'histoire d'Israël (Ap 1,5).

Les juifs chrétiens du premier siècle avaient perçu combien l'Ancien Testament, toujours actuel, convergeait vers Jésus, *le crucifié ressuscité* (Mc 16,6). L'Homme – ce juste – avait donné sa vie pour le salut du monde. Les synagogues chrétiennes l'identifiaient au Verbe divin qu'ils écoutaient chaque matin de shabbat. C'était Lui, *c'était le Seigneur* (Jn 21,7). *Aucun des disciples n'osaient lui demander : qui es-tu ? ils savaient bien que c'était le Seigneur* (Jn 21,12). Ils sont devenus

missionnaires chez les autres nations, racontant partout l'histoire évangélique du Fils de Dieu<sup>51</sup>.

Sans l'Incarnation du Fils, l'histoire d'Israël, amputée de sa Tête, n'aurait jamais pu devenir notre *Commencement*, et nourrir nos vies de baptisés.

Comment percevez-vous le choix de Dieu : se faire homme pour le salut du monde ? Aviez-vous perçu l'incroyable Incarnation divine avec toute son ampleur ? Et que devrait faire l'Église aujourd'hui pour que l'initiative de Dieu soit comprise de tous et qu'elle porte des fruits pour le monde entier ?

## D. Père et Fils avec l'Esprit qui éclaire l'ensemble de l'histoire biblique.

### a. Une troisième personne de Dieu ?

L'histoire du Dieu biblique ne se termine pas avec le Fils car, pour devenir lumineuse, l'action du Fils doit être éclairée de l'intérieur. Quand le Fils naît en Marie, l'Esprit est là ! Quand le Fils vient en nous, l'Esprit est là ! Quand le baptisé imite le Fils, l'Esprit est là ! Toute la Trinité divine, étroitement unie dans ses actes, accompagne la longue opération de création.

*L'Esprit de sainteté* est la nature même de Dieu, il unit – dit-on – le Père et le Fils, il est leur commune substance (ou *nature*) qui se révèle selon six puissances spirituelles couplées deux à deux : *sagesse et intelligence, conseil et courage, connaissance et crainte de YHWH* (Is 11,2). Ce Seigneur rassemble en Lui ces six vertus qui seront, un jour, la référence éthique de la terre entière. *YHWH* viendra comme *un petit enfant* au milieu de tous les animaux de la jungle mondiale mystérieusement pacifiée (Is 11,6-9).

Mais l'être humain n'a pas naturellement conscience de l'Esprit divin qui repose sur l'Enfant, et risque même de confondre sa propre pensée, son esprit, avec l'Esprit divin et ses six vertus. L'homme se prend facilement pour Dieu. Notre réalité mortelle et notre psychisme limité, sont confondus avec la Réalité divine qui nous appelle (1 Co 15,44). Si *l'Esprit venant de Dieu* (1 Co 2,12) ne descendait pas en nous, nous ne marcherions pas vers la Résurrection et notre chair ne serait jamais divinisée. D'où l'importance de la troisième *persona*<sup>52</sup> de Dieu.

Le Symbole rappelle que l'Esprit est bien plus que notre pensée religieuse, qu'Il est un acteur trinitaire essentiel du salut, un acteur aussi important que le Père et le Fils. Alors nous disons : *Je crois en un seul Dieu, dans le Père... et dans le Fils... et dans l'Esprit-Saint qui est Seigneur et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui avec le Père et le Fils, reçoit même adoration et même gloire, il a parlé par les prophètes...*

Croire suppose la prière chrétienne inspirée d'en haut, dite en Dieu et portée par nos actes dynamisés par l'agir trinitaire. Le Père envoie l'Esprit, et le Fils transporte cet Esprit avec Lui en notre *terre*.

Les évangiles nous incitent à prier dans l'invisible Esprit, et soulignent que son invisibilité, inconsistance apparente, ne doit pas être une cause de moquerie. Si ténu soit-il en notre tête positive, l'Esprit divin est la substance de l'amour, le souffle discret de la divinité. Alors, *quiconque blasphème contre l'Esprit-Saint n'aura jamais de pardon, il sera coupable d'une faute éternelle* (Mc 3,29).

<sup>51</sup> Si les Pères de l'Église, à la suite de Paul, ont été durs avec les juifs, c'est qu'ils leur reprochaient d'être les mieux placés pour reconnaître l'Incarnation de Dieu en notre humanité, car ils étaient de culture biblique. Le dialogue n'est pas coupé.

<sup>52</sup> Ce mot latin du second siècle (Tertullien) désignait à l'époque les masques des acteurs de théâtre. Puis le mot a vieilli, et déjà saint Augustin au V<sup>ème</sup> siècle le pensait mal approprié pour désigner les trois entités divines. Le traduire aujourd'hui par « *personnes* » laisse entendre trois dieux alors que ce sont trois mystères qui dépassent notre logique positive.

Dans cette même ligne, l'apôtre rappelle aux Corinthiens qu'ils sont des *temples du Saint-Esprit* (1 Co 6,19). Dieu vient habiter notre chair, vient installer son ciel dans ces *vases de glaise* que nous sommes.

Dieu nous donne la liberté qui s'éclaire et grandit avec la prière nourrie de la Parole (2 Co 3,17). Dieu donne aussi la charité (Ga 5,22) et même la vie (éternelle) qui nous conduit en Dieu au-delà de la mort (Ga 5,25). Sans l'action de l'Esprit-saint, le sacrifice du Fils aurait été sans effets, il n'aurait servi à rien.

C'est aussi *l'Esprit qui poussa Jésus au désert pour être tenté par le diable* (Mt 4,1). Les évangiles ne donnent aucun nom à ce désert, car ce n'est pas un désert géographique. L'image biblique nous renvoie à l'Exode des Hébreux après le Sinaï, aux *quarante ans* d'un désert égyptien où une génération a disparu. Après le départ de cette génération, les Hébreux entrèrent en Terre Promise avec *Josué*, nom araméen qui se dit *Jésus* en grec. Clin d'œil pour l'avenir !

À notre tour, pendant une vie entière (disons *quarante ans*), nous cheminons vers cette Terre Promise. Au début de l'Église, la traversée de la Mer évoquait le Baptême, et la marche des Hébreux dans le désert symbolisait l'Eucharistie, c'était en vue de notre Terre Promise : la Résurrection de la chair (Cf. 1 Co 10,1-5). Aujourd'hui, en Jésus-Christ, *le désert* devrait nous évoquer l'espace intime où Dieu descend quand nous le prions. Grâce à cette descente du *ciel*, comme l'annonçait le prophète Isaïe : *le désert et la terre aride se réjouissent, la steppe exulte et fleurit, elle porte fleurs comme jonquilles, elle exulte et crie de joie* (Is 35,1-2). Telle est l'œuvre de l'Esprit dont les pratiquants sont les témoins.

Y-a-t-il des questions sur cet Esprit ? Le reconnaissez-vous comme Dieu en vous ?
---

### ***b. Comment acquérir la transcendance divine ?***

Comme l'Esprit avait agi en Jésus, il nous pousse aujourd'hui au désert, il nous incite à entrer en nous pour reconnaître l'espace vide d'un corps souvent mal nourri d'amour (Mt 4,1-4). Alors nous prions Elohim, là où nous sommes, nous lui demandons que ces *pierres du désert* – les difficultés de nos vies – deviennent en nous du pain. Le Fils répond comme il répondit au diable (au diviseur<sup>53</sup>) : *Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (Dt 8,3). La foi chrétienne n'est pas magique, elle nous demande de changer de tête et d'accepter *le Commencement* divin qui nous introduit sur la voie de la Vie. La conversion est un changement de direction.

Dans le langage biblique, le désert est plus que le désert, les pierres plus que des pierres, et le pain plus que du pain... tout comme le *ciel* est plus que le ciel, la *lumière* plus que la lumière, les *ténèbres* plus que les ténèbres, les *eaux* plus qu'un liquide, etc... En fait, le Christ nous pousse à lire la Bible au-delà des mots afin d'entendre la Parole, afin aussi de nous en nourrir pour vivre en Dieu.

Le Symbole de foi le précise : *L'Esprit-Saint... a parlé par les prophètes*, par ceux qui ont écrit la Bible. Ce même Esprit réalise en nous l'œuvre divine de création. Il transforme nos têtes, et nous ouvre à la Transcendance divine. Alors nous montons en Lui parce qu'il monte en nous. Comme les apôtres à l'Ascension, nous le voyons monter (Ac 1,9).

L'écouter de la Parole tend l'oreille vers *la voix* de Dieu (Ex 15,16). S'il va à la messe, ce n'est pas le texte d'Écriture qu'il écoute, mais bien le souffle de la Parole qui effleure son âme. La *voix* le touche plus que le texte. Il la reconnaît, c'est celle du Fils qui *l'appelle par son nom* (Jn 10,3-4). La *voix* d'en

<sup>53</sup> En grec, le « *dia-bole* » s'oppose au « *sym-bole* » qui unifie. Dieu et l'homme sont lancés (*bole*) ensemble dans une même aventure. Tel est le fondement de la symbolique biblique.

haut lui devient familière. En revanche, les mots divinisés, clos sur eux-mêmes, enferment l'idolâtre dans la prison d'un texte dont *le diable*, gardien féroce, interdit toute verticalité, rejette toute poésie, et même tout sourire, toute verticalité et transcendance. Oui, *la lettre tue, et l'Esprit vivifie !* (2 Co 3,6).

Dans la communication « ciel-terre »<sup>54</sup>, le Père inatteignable assure la protection de sa nature divine que l'homme banalise quand il se projette dans le mot « dieu » vidé de tout amour, réduit à n'être qu'une abstraction. De son côté, en descendant en terre, le Fils devient le partenaire du dialogue « ciel-terre », notre interlocuteur universel. Il vient en tout esprit humain, souvent même avant qu'il ne soit reconnu et connu<sup>55</sup>. Il est la bouffée d'air pur en nos déserts brûlants ! La divinité s'approche à pas de colombe : intuition de l'Esprit ! Sa *voix* est une Présence qui se précise peu à peu, elle se clarifie dans la prière et devient une parole, la Parole de Dieu pour moi. *Il m'appelle, alors je lui réponds* (Ps 91,15).

Le Symbole de foi donne le nom d'*Esprit-Saint* à cette expérience divine que les images bibliques portent en elles. Dieu-Esprit est-il un *souffle*, est-il une *flamme d'amour*, une *langue de feu*, une *lumière*, une *clarté*, ou même une *colombe*, voire l'étonnant *silence d'une brise légère* (1 R 19,12) ? Ce *vent* d'en haut (Jn 3,8) se situe au-delà de nos mots terrestres, *il est Seigneur qui donne la Vie*.

L'Esprit de sainteté, c'est Dieu ! Il habite notre temps, nos âmes, mais pas l'espace cosmique. L'Esprit n'apparaît nulle part au dehors, il n'a pas de visage, mais il est Dieu en nous. Nous gardons sa vivante mémoire, toujours active, toujours dynamique, très différente d'un souvenir du passé. L'Esprit est actuel. Grâce à cette mémoire partagée par beaucoup, *l'Église* ne cesse de naître et de renaître... une, sainte, catholique et apostolique. Ces quatre qualités ouvrent notre *terre vide et vague* à la Présence du *ciel*. Notre *vide* intérieur se remplit, et notre *vague* se précise. Le don de la foi ne nous enferme pas en un passé clos, il nous oriente vers ce Futur qui vient à nous et que nous espérons avec UNE grande certitude : le Ressuscité s'approche ! *Il est proche de tous ceux qui l'invoquent en vérité* (Ps 145,18).

1. Le mot apostolique insiste sur **l'envoi**. Apôtres et prophètes sont toujours envoyés par Dieu. Ils vivent de l'expérience du Dieu unique. Les chrétiens sont tous des envoyés.

2. Le mot catholique signifie **universel** et surtout pas confessionnel. Croire en Dieu n'enferme en aucune chapelle, en aucune confession, en aucune religion, en aucun athéisme, en aucune secte. Dieu désire descendre en chaque habitant de cette *terre*. Il appartiendrait alors à toutes les religions, à toutes les cultures humaines d'ouvrir les citoyens du monde à la Transcendance des mots et des images bibliques. Toutes, elles disent le Créateur. Toutes, elles chantent sa Création... en nous !

3. Le mot sainte nous incite à rechercher **l'Esprit de sainteté** qui nous nourrit d'amour et de justice. Il génère partout la solidarité des fils d'Adam. Aucune leçon de morale ne peut remplacer l'énergie spirituelle de l'amour divin, ni l'immense quête de justice que le Saint, béni soit-il, attend de nous.

4. Le mot une laisse entendre **l'unicité** du Dieu d'amour qui vient en tous les humains à la mesure de nos capacités d'accueil de cet autre qui n'est pas nous, cet autre qui ne nous ressemble pas. C'est cela l'amour. Dieu désire que nos multiples différences : sexuelles, linguistiques, culturelles, psychiques, physiques... participent à la paix du monde entier, cette paix qui vient de Lui, Père et Fils et Esprit. Jésus le disait : *Aimez-vous les uns les autres*, il ne disait pas « aimez-vous les uns les uns ».

Sans ces différences inscrites dans la chair, le véritable amour serait impossible, l'humanité glisserait dans une fusion éphémère et gluante qui, faute de liberté, ne générerait à terme que divorces, haines et guerres. C'est pourquoi le Créateur crée l'être humain hors de lui sur une *terre vide et vague*... Ce premier acte est pour chacun de nous, appelé à ne pas marcher seul. À l'étape suivante de l'histoire

<sup>54</sup> Les anciens nomment « *économie* », cette action divine en l'homme. Cf. Irénée dans les textes mis en annexe.

<sup>55</sup> *L'Esprit* (de sainteté) *en personne se joint à notre esprit* (humain) *pour attester que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8,16).

biblique, Dieu rassemble des humains fort divers pour en faire son peuple. Ils sortent ensemble de l'esclavage où ils sont enfermés. Dieu leur donne sa Loi, qu'il confie à Moïse dans un *confiteor* privé. Grâce à elle, le peuple pourra se repérer dans sa traversée du *désert*. Toute génération (tout personne humaine) refait cette même traversée qui conduit en Terre Promise. Le Père nous y attend. La Bible est un présent, à la fois une actualité et aussi un cadeau de Dieu.

Relisons, répétons et apprenons bien la phrase finale du Symbole afin de confier aux autres (*confiteor*) la manière personnelle (forcément différente) dont nous vivons en Dieu en gardant les pieds sur terre. Que disons-nous et que faisons-nous de *la Résurrection des morts et de la vie du monde à venir* ? Notre propre réponse vérifiera la qualité de notre témoignage de vie en Dieu.

## E. Annexe

Pour enrichir notre réflexion, voici deux passages du *Contre les hérésies* de saint Irénée (fin du second siècle) :

**Contre les Hérésies : IV, 20,7** : Dès le commencement, le Fils est le Révéléateur du Père, puisqu'il est dès le commencement avec le Père : les visions prophétiques, la diversité des grâces, ses propres ministères, la manifestation de la gloire du Père, tout cela, à la façon d'une mélodie harmonieusement composée, il l'a déroulé devant les hommes, en temps opportun, pour leur profit.

En effet, où il y a composition, il y a mélodie ; où il y a mélodie<sup>56</sup>, il y a temps opportun ; où il y a temps opportun, il y a profit. C'est pourquoi le Verbe s'est fait le dispensateur de la grâce du Père pour le profit des hommes : car c'est pour eux qu'il a accompli de si grandes actions, montrant Dieu aux hommes et présentant l'homme à Dieu.

Il sauvegardait ainsi l'invisibilité du Père pour que l'homme n'en vînt pas à mépriser Dieu et qu'il eût toujours vers quoi progresser. En même temps, il rendait Dieu visible aux hommes par de multiples *économies*<sup>57</sup>, de peur que, privé totalement de Dieu, l'homme ne perdît jusqu'à l'existence.

En effet, la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu. Et si la révélation de Dieu par la Création procure déjà la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la Manifestation du Père par le Verbe procure-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu !

**IV, 26, 1** : 26, 1. Si quelqu'un lit les Écritures de la manière chrétienne, il y trouvera une parole concernant le Christ et une préfiguration de la vocation nouvelle. Car c'est Lui le *trésor caché dans le champ* (Mt 13,44), c'est-à-dire dans le monde, *puisque le champ, c'est le monde* (Mt 13,38).

Trésor caché dans les Écritures, le Christ était signifié par des figures et des paraboles qui, humainement, ne pouvaient être comprises avant l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire avant la

<sup>56</sup> Irénée se reporte à la traduction latine du *Credo* existant à son époque. Le texte était plus court que celui de Nicée-Constantinople. La traduction française actuelle a coupé en quatre morceaux la grande phrase latine qui disait **l'harmonie du mouvement divin** depuis la Création jusqu'à nos jours. À quatre reprises, aujourd'hui, nous répétons « **je crois en** », répétition absente du texte original. Le *je crois en Dieu* initial amorçait le mouvement de la vie dans le Père et dans le Fils et dans l'Esprit, il aboutissait à l'Église avec un accusatif de mouvement. Cette traduction française, coupée en quatre morceaux, qui ressemblent à quatre dogmes séparés, obscurcit le mouvement de Dieu vers l'homme et brise l'harmonie divine qui couvre toute l'histoire biblique. La Trinité pourrait être perçue comme éclatée.

<sup>57</sup> Ce sont les actions de communication engagées par le Père et le Fils dans leur relation à l'humanité. Pour les Pères de l'Église, *l'économie du Fils*, qui culmine dans les évangiles, et *l'économie du Père* appelée Ancien-Testament, s'éclairent mutuellement. Il est nécessaire d'apprendre en catéchèse l'union des deux Testaments bibliques dans la prière.



venue du Seigneur.

C'est pourquoi Dieu avait dit au prophète Daniel : *Obstrue ces paroles et scelle ce livre jusqu'au temps de l'accomplissement, jusqu'à ce que beaucoup apprennent et que la connaissance abonde ; car, lorsque la dispersion aura pris fin, ils comprendront toutes ces choses* (Dn 12,4-7). Jérémie dit aussi : *Lors des derniers jours, ils comprendront ces choses* (Jér 23,20). Car toute prophétie, avant son accomplissement, n'est qu'énigmes et ambiguïtés pour les hommes ; mais, lors qu'arrive le moment, et que la parole s'accomplit, celle-ci trouve alors son interprétation correcte.

Voilà pourquoi, lue par les Juifs à l'époque présente, la *Torah* juive ressemble à une fable : car ils n'ont pas l'explication de l'ensemble de l'histoire, à savoir la venue du Fils de Dieu comme homme. Au contraire, lue par les chrétiens, la *Torah* est ce trésor naguère caché dans le champ, mais que la Croix du Christ révèle et explique : elle enrichit l'intelligence des hommes, montre la sagesse de Dieu, fait connaître les actions de celui-ci à l'égard de l'homme; elle préfigure le royaume du Christ et annonce par avance la bonne nouvelle de l'héritage de la sainte Jérusalem ; elle prédit que l'homme qui aime Dieu progressera jusqu'à voir Dieu et entendre sa parole et qu'il sera glorifié par l'audition de cette parole, au point que les autres hommes ne pourront fixer leurs yeux sur son visage glorieux. C'est ce qui fut dit au prophète Daniel : *Les sages brilleront pour toujours comme la splendeur du firmament et, parmi la multitude des justes, ils seront comme les étoiles* (Dn 12,3).

Alors, si quelqu'un lit les Écritures de la manière que nous avons montrée, celle que le Ressuscité expliqua à ses disciples à la Pentecôte<sup>58</sup>. Par les Écritures, le Seigneur leur prouvait *qu'il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire* (Lc 24,26 et 46), *et qu'en son Nom, le pardon des péchés est annoncé au monde entier*. Ainsi le disciple parfait est-il *semblable au maître de maison qui extrait de son trésor des choses nouvelles et des anciennes* (Mt 13,52).

---

<sup>58</sup> La *lectio divina* chrétienne unit les deux Testaments bibliques.